

# INTERLINKED

Roman de D.

---

*« Certains vœux trouvent leur chemin. »*

## Chapitre 1 — Un vide trop familier

L'appartement était silencieux comme Nolan l'aimait.

Pas le silence des maisons vides ou des gens seuls qui n'ont rien à dire. Non. Celui-là était différent. C'était un silence choisi, cultivé, entretenu comme un jardin. Nolan avait appris très tôt que le bruit des autres remplissait rarement ce qu'il était censé combler.

Il était assis devant son écran principal — il en avait trois, disposés en arc de cercle sur son bureau en bois sombre — et il travaillait sur les derniers ajustements d'une campagne publicitaire pour une marque de cosmétiques qui voulait se repositionner sur le marché ivoirien. Le brief disait : "féminin mais pas fragile, moderne mais ancré." Nolan avait traduit ça en lignes propres, en contrastes maîtrisés, en une typographie qui ne criait pas mais s'imposait. Il aimait ce genre de défi. La question du sens dans les formes.

Il était trente ans depuis sept semaines.

Ça ne l'avait pas changé. Il s'y attendait peut-être — un sentiment nouveau, une clarté, quelque chose. Mais ses trente ans ressemblaient beaucoup à ses vingt-neuf. Le même appartement au quatrième étage d'une résidence bien tenue de Cocody. Le même café noir bu debout près de la fenêtre le matin, à regarder la rue s'éveiller. Les mêmes amis, les mêmes discussions qui tournaient en rond sur des sujets que personne ne résoudrait jamais.

Et le même vide.

Il n'utilisait pas ce mot souvent. Pas même dans sa tête. Mais ce soir, alors que l'écran affichait une version presque parfaite de son travail et qu'il n'arrivait pas à appuyer sur "envoyer", il le sentait plus nettement que d'habitude. Quelque chose d'absent. Pas une douleur — ce n'était jamais une douleur. Juste l'espace où quelque chose aurait pu être.

Il sauvegarda le fichier sans l'envoyer et repoussa sa chaise.

La cuisine était à sa gauche, ouverte sur le salon. Tout était rangé. Nolan cuisinait proprement, mangeait proprement, dormait d'un côté du lit sans jamais déborder vers l'autre. Pas par discipline particulière. Juste parce que l'autre côté restait vide depuis toujours et qu'il avait pris l'habitude de l'espace disponible.

Il se fit un sandwich debout, comme d'habitude, en fixant le mur sans vraiment le voir.

Angel lui avait dit la semaine dernière, au téléphone : "Tu travailles trop. Viens au sport avec moi demain matin, tu vas voir ça libère la tête." Nolan avait accepté puis trouvé une raison de ne pas y aller. Angel avait dit "classique" et avait raccroché en riant. C'était leur dynamique depuis dix ans. Angel proposait, Nolan déclinait, Angel ne prenait jamais ça pour du rejet.

Otis, lui, ne proposait pas. Il débarquait. Et même ça, Nolan l'acceptait d'une façon qu'il ne s'expliquait pas vraiment.

Il finit son sandwich, rinça l'assiette, l'étala sur l'égouttoir.

À vingt-trois heures passées, il éteignit la lumière de la cuisine et alla s'allonger. Le roman qu'il lisait depuis trois semaines était sur la table de nuit — il avait du mal à avancer dedans, pas parce qu'il était mauvais, mais parce qu'il s'arrêtait souvent sur des phrases qu'il relisait plusieurs fois sans comprendre pourquoi elles lui résistaient.

Il posa le livre ouvert sur sa poitrine et regarda le plafond.

Demain il avait un appel avec son client principal, le consultant en sécurité pour lequel il faisait les audits de vulnérabilité depuis deux ans. Après ça, il devait envoyer la campagne cosmétique. Ensuite Akim l'avait texté pour un déjeuner de groupe que Nolan oublierait probablement s'il ne mettait pas une alarme.

Il mit une alarme.

Puis il ferma les yeux.

Le sommeil vint vite, comme toujours. Nolan dormait sans difficulté, profondément, six heures exactes chaque nuit — ni plus ni moins. Son corps avait ses habitudes.

Mais cette nuit-là, le sommeil amena quelque chose de nouveau.

Il ne sut pas tout de suite que c'était un rêve. C'était trop net pour ça. Trop physique.

Il était dans une pièce. Ou peut-être pas une pièce — un espace. Les draps étaient blancs et il faisait chaud sans que ce soit suffocant. La lumière avait cette qualité particulière qu'on ne voit que dans les rêves et dans certaines heures de l'après-midi ivoirien, quand le soleil tape de biais à travers un rideau.

Et elle était là.

Il ne voyait pas son visage. Pas encore. Juste la forme d'elle, le poids d'elle, la présence d'elle. Sa peau captait la lumière d'une façon qui rendait difficile de regarder ailleurs. Il y avait quelque chose dans cette scène qui n'était pas du désir ordinaire — quelque chose de plus ancien, de plus calme, comme une

reconnaissance.

Elle parlait. Il entendait le souffle des mots sans en saisir le sens.

Et puis elle était sur lui, et il était en elle, et c'était à la fois exactement ce à quoi s'attendait son corps et quelque chose qu'il n'avait jamais connu. Une chaleur qui avait aussi de la fraîcheur. Une douceur qui avait aussi du poids. Il n'y avait pas de précipitation. Il la prenait lentement, conscient de chaque seconde, de chaque mouvement qui ressemblait à quelque chose de fragile qu'on décide quand même de tenir.

Quand il jouit, ce n'était pas comme d'habitude. Pas une explosion. Une glissade. Continue et douce et vers quelque chose qu'il n'aurait pas su nommer.

Après, le silence. Elle s'était allongée à côté de lui.

Il avait tourné la tête. Avait regardé.

Et il avait vu — quelque chose d'inattendu, entre ses jambes. Quelque chose qui n'aurait pas dû être là, mais qui n'était pas dérangeant non plus. Juste là. Juste elle, avec ça, toujours elle.

Sa main avait bougé. Naturellement. Sans hésitation. Il l'avait touché, caressée, avec la même douceur qu'il avait mis dans tout le reste. Et elle l'avait regardé avec de la surprise mais pas de la peur. Pas de la honte.

Elle était revenue sur lui. Il l'avait reprise.

Puis tout s'était effacé.

Nolan ouvrit les yeux à cinq heures quarante-deux du matin. Le plafond au-dessus de lui était le même qu'avant de s'endormir. Le livre était tombé sur le sol.

Il resta immobile un long moment.

Le rêve était encore là, dans ses détails. Ce n'était pas normal. D'habitude ses rêves disparaissaient dès qu'il ouvrait les yeux. Celui-là tenait. Comme s'il avait voulu rester.

Il se leva, alla dans la salle de bain, se regarda dans le miroir.

Il ne savait pas quoi dire à son propre reflet.

Il fit du café.

\* \* \*

## Chapitre 2 — La nuit où tout a commencé

Farah Kouadio avait une règle : quand ses amies partaient, elle ne les raccompagnait pas jusqu'à l'ascenseur.

Ce n'était pas de l'impolitesse. C'était une façon de mettre fin aux soirées sans que ça s'éternise. Maeve connaissait cette règle et la respectait en traînant quand même dix minutes après que tout le monde était censé être parti. Ce soir, elle était la dernière.

"Il faut vraiment que j'y aille," dit Maeve en cherchant ses clés dans son sac depuis cinq bonnes minutes.

"Tu dis ça depuis vingt minutes."

"Parce que c'est vrai depuis vingt minutes et que tes gâteaux sont trop bons."

Farah rit et lui tendit son trousseau qui était sur le plan de travail depuis le début. Maeve le prit, fit la grimace de quelqu'un qui réalise qu'elle était sous ses yeux tout ce temps, et prit son sac.

"On se voit demain au salon ?"

"Je passe vers dix-neuf heures."

"Edwige va encore parler de son voisin."

"Je sais."

"Tu écoutes vraiment ce qu'elle dit, toi ?"

Farah haussa les épaules avec un sourire. "Non."

Maeve rit, l'embrassa sur la joue, et sortit.

Farah ferma la porte. Se retourna. Regarda l'appartement.

Les coussins du canapé étaient en désordre. Il y avait trois verres vides sur la table basse. L'appartement de Farah n'était jamais vraiment rangé quand ses amies venaient — elles s'approprièrent l'espace avec une facilité naturelle qui d'abord avait agacé Farah et qu'elle avait fini par accepter comme une forme d'amour. Elles prenaient ses affaires, ouvraient ses placards, finissaient ses restes dans le frigo. Elle ne savait pas comment leur dire que ça la fatiguait parfois. Alors elle ne disait rien. Elle remettait tout en ordre après leur départ et trouvait un calme dans ce geste.

Elle remit les coussins, porta les verres dans la cuisine, essuya la table.

À vingt-deux heures trente, elle était dans son lit avec son carnet.

Farah avait des carnets partout dans l'appartement. Pas parce qu'elle écrivait tout le temps — plutôt parce qu'elle n'aimait pas l'idée de penser quelque chose d'intéressant sans avoir de quoi le noter à portée de main. Les carnets étaient remplis de fragments. Des débuts de phrases, des images, des mots qu'elle trouvait beaux ou laids dans le même mouvement. Parfois des dialogues inventés. Des portraits de gens qu'elle avait croisés dans la rue.

Ce soir elle écrivit deux lignes sur Paprika — quelque chose dans la façon qu'avait Paprika de rire qui lui donnait envie de lui trouver quelqu'un qui méritait ce rire. Elle referma le carnet.

Elle éteignit la lumière.

Et le rêve commença.

Elle ne dormait pas encore vraiment — elle était dans cet espace entre l'éveil et le sommeil où les pensées se mettent à avoir des formes, quand l'image s'imposa. Nette. Présente. Physique d'une façon que ses rêves n'étaient jamais.

Elle était dans un espace clair. De la lumière douce. Des draps blancs.

Et lui.

Elle ne voyait pas son visage. Juste sa présence. La solidité de lui. Quelque chose de calme qui émanait de lui même dans ce contexte-là, même avec ce qu'ils faisaient. Il y avait une façon qu'il avait de la tenir — pas de l'emprisonner, juste de ne pas la laisser tomber — qui lui donnait envie de rester.

Ils parlaient. Elle l'entendait mais n'arrivait pas à retenir les mots. Juste le ton. Grave. Attentif. Quelqu'un qui écoute vraiment.

Et puis il y avait le reste. Ce qu'ils faisaient sans se précipiter. Elle l'avait laissé faire parce que ça semblait naturel et parce que son corps avait dit oui avant même que la question soit posée. Il était attentif de cette façon que peu d'hommes étaient attentifs dans ces moments-là — conscient d'elle, pas seulement de lui.

Quand elle se réveilla, il était trois heures du matin.

Le rêve était encore partout. Sur sa peau. Dans ses mains. Elle sentait encore le poids de lui.

Elle prit son carnet dans le noir. Alluma la lampe de chevet.

Elle écrivit : "Qui est-il."

Pas un point d'interrogation. Une affirmation. Elle savait qu'il existait quelque part.

Elle s'assit dans son lit, carnet posé sur ses genoux, et regarda sa chambre comme si elle la voyait pour la première fois.

Son appartement était à elle. Elle l'avait meublé seule, choisi les couleurs, décidé de tout. Les étagères débordaient de livres pas tous rangés dans l'ordre. Le tapis était turquoise et elle avait mis longtemps avant de trouver exactement ce tapis. Le rideau laissait passer la lumière de la rue sous forme d'une ligne orange au bas de la fenêtre.

Elle connaissait cet appartement par coeur. Elle y vivait bien.

Mais quelque chose dans le rêve lui avait rappelé que bien n'était pas pareil à complet.

Elle ne se trompait pas sur sa propre vie. Elle était entourée, elle travaillait sur ce qu'elle aimait, elle avait construit quelque chose de solide. Mais le vide — elle lui donnait ce nom parce qu'elle était écrivaine et que les mots étaient son outil le plus honnête — le vide était là depuis longtemps. Pas douloureux. Juste présent. Comme un siège vide dans une salle pleine.

Elle finit par se rendormir vers quatre heures.

Le lendemain matin, elle fit son café sans se souvenir de l'avoir fait. Elle se retrouva debout dans sa cuisine avec une tasse dans la main et un vague sourire dont elle ne connaissait pas l'origine.

Elle l'attribua au café. C'était plus simple.

\* \* \*

## Chapitre 3 — Akim, Angel et les autres

Le repas du jeudi chez Akim avait une règle tacite : personne n'arrivait à l'heure.

Jeff arrivait toujours le premier parce que Jeff était comme ça — ponctuel sans y penser, naturellement considéré. Angel arrivait vingt minutes après parce qu'Angel venait toujours du sport et avait toujours besoin d'une douche "rapide" qui ne l'était jamais. Otis arrivait quand il arrivait. Et Nolan — Nolan confirmait toujours sa présence, mettait une alarme, et arrivait avec cinq minutes de retard exactement, comme s'il avait calibré ce délai acceptable une fois pour toutes et n'en avait jamais dévié.

Ce jeudi-là ne dérogea pas à la règle.

Nolan entra dans l'appartement d'Akim au moment où Jeff sortait une bouteille d'eau du réfrigérateur et où Akim racontait quelque chose à propos d'un client qui avait essayé de lui faire modifier un acte notarial "juste un tout petit peu, tu comprends."

"Il t'a vraiment dit ça ?" dit Jeff.

"Il m'a dit exactement ça. Avec les mains et tout."

"Qu'est-ce que t'as répondu ?"

"J'ai rien dit. J'ai regardé mes mains. J'ai regardé ses mains. J'ai regardé la porte."

"Et ?"

"Il est parti."

Nolan posa ses clés sur le meuble de l'entrée — Akim lui avait donné un double depuis le lycée et ça n'avait jamais semblé bizarre à l'un ou à l'autre — et alla s'asseoir sur le bras du canapé. C'était sa place de prédilection dans cet appartement. Pas dans le canapé, sur le bras. C'était plus facile de se lever.

"Angel est pas encore là ?"

"Il finit sa douche," dit Akim. "Depuis quinze minutes."

"Otis ?"

"Texté pour dire qu'il vient. Donc il va arriver dans une heure."

"Il texte maintenant ?"

"Quand il veut quelque chose. Cette semaine il m'a emprunté trois mille francs."

Jeff hocha la tête comme si ça lui semblait cohérent. "Il t'a rendu ?"

"Il m'a dit qu'il allait me rendre."

"C'est différent," dit Nolan.

"C'est très différent."

Angel sortit de la salle de bain dans une bouffée de vapeur et de gel douche, chemise encore humide dans le dos, serviette autour du cou. Il était de taille impressionnante, Angel. Pas de la façon qui intimidait dans la rue — plutôt de la façon qui faisait que les gens lui souriaient automatiquement parce que sa carrure allait avec son visage ouvert et son sourire facile. Il gérait trois salles de sport à Abidjan et ça se voyait dans chaque geste.

"Nolan est là !" dit-il en entrant comme s'il ne s'y attendait pas, alors qu'il s'y attendait tout à fait.

"Je suis là."

"T'avais dit que tu venais peut-être."

"Je suis venu."

"Voir." Angel lui donna une tape dans le dos qui fit avancer Nolan de deux pas. "Tu manges quoi ce soir ? Akim a cuisiné du riz gras."

"Il cuisine tous les jeudis du riz gras."

"Et c'est jamais pareil. C'est son talent."

Akim dit depuis la cuisine : "Mon seul talent."

"Non," dit Jeff. "T'as aussi un talent pour faire partir les clients."

Rires.

Ils mangèrent à cinq quand Otis arriva finalement — il avait l'air de quelqu'un qui avait marché vite depuis loin et il s'assit en soufflant sans saluer personne comme si les salutations étaient des formalités réservées aux gens qui n'étaient pas Otis.

"J'ai failli pas venir," dit-il en se servant direct.

"Qu'est-ce qui s'est passé ?" dit Angel.

"Rien de spécial. J'avais pas envie."

"Mais t'es venu quand même."

"Le riz gras d'Akim."

Akim leva son verre. "Je suis touché."

La conversation alla dans tous les sens comme d'habitude — du travail d'Angel, d'un film qu'ils n'avaient pas tous vu mais dont tout le monde avait une opinion, d'une fille qu'Angel avait approchée au marché et dont il décrivait les détails physiques avec une précision qui fit lever les yeux à Jeff.

C'est Jeff qui remarqua quelque chose chez Nolan.

Jeff remarquait toujours. C'était son don — pas dramatique, pas excessif. Juste une attention tranquille qui faisait qu'il était le premier à voir les choses.

"T'es ailleurs ce soir," dit-il à Nolan entre deux bouchées.

Nolan leva les yeux. "Non."

"Si."

"Je réfléchis."

"À quoi ?" dit Akim.

Nolan hésita. Ce n'était pas dans ses habitudes de partager les choses avant qu'elles soient devenues solides dans sa tête. Mais le rêve était là depuis deux nuits maintenant et il ne savait pas où le mettre.

"J'ai fait un rêve bizarre."

Angel posa sa fourchette avec l'enthousiasme de quelqu'un pour qui les rêves bizarres annonçaient des révélations. "Quel genre ?"

"Érotique."

Silence d'une seconde. Puis Akim : "Continue."

"Y a pas grand chose à dire de plus."

"Comment ça, pas grand chose ?" dit Angel. "Tu nous dis 'rêve érotique' et tu t'arrêtes là ?"

"Je vous ai dit que c'était bizarre. C'est tout."

"Bizarre comment ?"

Nolan réfléchit à la façon de formuler ça. "Il y avait une femme. Son visage était flou. On a... Voilà. Et à la fin il y avait quelque chose d'inattendu."

"Inattendu comment ?"

"Genre," dit Otis sans lever les yeux de son assiette, "genre elle avait un truc en plus ?"

Silence. Nolan ne répondit pas, ce qui était une réponse.

Akim ouvrit la bouche. La referma. Regarda Angel. Angel regardait Nolan avec l'expression de quelqu'un qui recalibrerait quelque chose.

"Et t'as réagi comment ?" dit Angel doucement, presque délicatement pour lui.

"J'ai réagi... naturellement. Dans le rêve."

"Naturellement."

"Ça m'a pas choqué. C'était juste elle."

Otis hocha la tête comme si ça avait du sens. Jeff dit : "C'est intéressant."

"Intéressant comment ?" dit Akim.

"Le cerveau rêve de ce qu'il comprend pas encore. Les rêves servent à traiter ce que l'éveil refuse."

"T'as lu ça où ?" dit Angel.

"Quelque part."

"T'es sérieux là ?"

"Jeff a raison," dit Nolan tranquillement. "C'est exactement ce que ça fait. Le rêve traitait quelque chose. Et ce truc-là dans le rêve, c'était juste... elle. Toujours elle."

Personne ne dit rien pendant un moment. Akim reprit son verre. Angel ramassa sa fourchette. Otis finissait son riz.

"Tu vas refaire le rêve ?" dit finalement Akim.

"Je sais pas."

"Et si tu le refais ?"

Nolan haussa les épaules. "Je verrais."

Jeff dit : "Si t'as rêvé d'elle deux fois, tu vas rêver d'elle encore. Les rêves qui reviennent, c'est le cerveau qui dit qu'il a pas fini."

Nolan regarda Jeff. Jeff avait une façon de dire les choses simples qui les rendait définitives.

"T'as peut-être raison."

"J'ai probablement raison."

Akim dit : "Moi j'ai rêvé d'un créancier fiscal la semaine dernière. Qu'est-ce que ça dit sur mon cerveau ?"

"Que t'as un problème avec les créanciers fiscaux," dit Otis.

"Excellent diagnostic."

Le repas continua. Nolan mangea son riz, répondit quand on lui parlait, rit à ce qui était drôle. Mais une partie de lui était encore dans ce rêve, à chercher le visage qu'il n'avait pas encore réussi à voir.

\* \* \*

## Chapitre 4 — Le carnet de Farah

Edna avait une règle dans les bureaux de la maison d'édition : on ne parlait pas de sa vie personnelle avant quatorze heures.

"Après le déjeuner, le cerveau est plus mou," expliquait-elle quand quelqu'un osait lui demander pourquoi. "Avant, on travaille. On laisse les drames pour les moments où on peut plus rien faire d'utile."

C'était une règle que tout le monde dans le bureau appliquait par respect pour Edna, pas parce qu'ils y croyaient vraiment. Et Farah y croyait encore moins que les autres ce matin-là.

Elle était à son bureau depuis huit heures et demie — tôt pour elle, mais le rêve l'avait réveillée à six heures et elle n'avait pas réussi à se rendormir. Elle avait fait son café. Relu trois pages d'un manuscrit qu'elle devait finir d'éditer. Lu ces trois pages sans en retenir un mot. Relu encore.

Le rêve. Toujours le rêve.

Ce n'était pas la première fois qu'elle rêvait de sexe. Elle avait trente ans, une vie intérieure riche, une imagination que ses amies qualifiaient poliment de "particulière." Les rêves érotiques arrivaient et partaient. Mais celui-là était différent et elle ne savait pas comment expliquer en quoi exactement.

C'était la texture. La façon dont ça tenait dans sa mémoire au lieu de s'effacer comme les rêves normaux. Chaque détail conservé, vif, présent. Sa peau à lui qu'elle avait sentie même si dans les rêves on ne sent pas vraiment. Sa voix — grave, calme, quelque chose dans ce calme qui ne ressemblait à personne qu'elle connaissait.

Elle ouvrit son carnet et écrivit : "Il était calme. Même là. Surtout là."

Puis elle le referma parce qu'Edna entrait dans le bureau avec un café et une expression qui annonçait une discussion sur les délais.

Edna était la directrice éditoriale et la deuxième figure la plus importante de la vie professionnelle de Farah depuis six ans. Elle avait cinquante-trois ans, une façon de s'habiller toujours parfaitement calibrée pour le contexte, et un rapport à son travail qui tenait à la fois de la vocation et de l'obsession. Elle était sévère en réunion — Farah l'avait vue mettre fin à des présentations avec une phrase et un regard — et étonnamment douce dans les couloirs, avec les stagiaires, avec Farah en particulier.

"Tu lis Kourouma depuis combien de temps ?" dit Edna en posant son café sur le bureau à côté de Farah.

"Depuis hier."

"Tu as l'air de quelqu'un qui relit Kourouma pour la première fois et qui comprend pas."

"Je comprends très bien. Je suis juste ailleurs."

Edna s'assit sur le bord du bureau sans y être invitée — elle ne demandait jamais la permission pour ça, c'était peut-être son seul défaut de comportement. "Ailleurs où ?"

"J'ai fait un rêve."

"C'est tout ?"

"Un rêve étrange."

Edna attendit. C'était une de ses techniques — ne pas demander, laisser le silence faire le travail. Farah avait appris ça d'elle et l'utilisait maintenant dans sa propre vie avec des résultats mitigés.

"Un rêve érotique," dit Farah.

"Ah." Edna prit son café. "Et le problème est ?"

"Il y a pas de problème. C'est juste... il tenait différemment. Il est encore là ce matin."

"C'est une bonne chose, non ?"

"Je sais pas. Ça dépend ce que ça signifie."

Edna souffla doucement, comme quelqu'un qui allait dire quelque chose qu'elle avait déjà dit plusieurs fois et qu'elle était prête à répéter autant de fois qu'il le faudrait. "Farah. Ça veut dire que ton corps a du bon goût."

Farah rit malgré elle. "C'est une analyse profonde."

"Non c'est une analyse simple. Les analyses profondes sont pour les manuscrits. Pour la vie on fait simple."

Elle repartit à son bureau après ça. Et Farah retourna à Kourouma, mais cette fois elle arrivait mieux à lire.

\* \* \*

Le soir, Maeve passa la chercher à dix-neuf heures au bureau.

Maeve avait un salon de coiffure à Marcory qui marchait bien — mieux qu'elle ne l'avait prévu quand elle avait ouvert trois ans plus tôt — et elle finissait rarement avant dix-huit heures trente. Mais elle passait quand même régulièrement chercher Farah parce que leurs emplois du temps coïncidaient souvent et parce que Maeve était de ces personnes qui organisaient les présences des gens qu'elle aimait dans sa vie avec une détermination tranquille.

"Edwige est au salon," dit-elle en démarrant. "Elle dit qu'elle a quelque chose à raconter."

"Encore son voisin ?"

"Apparemment c'est le voisin d'en face maintenant."

Farah regarda par la vitre. La circulation était dense à cette heure — Abidjan en fin de journée, le ballet des motos, les vendeurs ambulants qui disparaissaient entre les voitures. Elle aimait cette heure de la ville. Bruyante et vivante et réelle.

"J'ai fait un rêve bizarre hier," dit-elle à Maeve.

Maeve ne détourna pas les yeux de la route. "Quel genre ?"

"Genre... érotique mais pas que."

"Avec quelqu'un que tu connais ?"

"Non. Visage flou. Quelqu'un que je connais pas."

"Et ?"

"Et c'est tout. Juste que ça reste. Encore là ce matin, encore là ce soir."

Maeve réfléchit. Maeve réfléchissait avant de parler, toujours — c'était une qualité rare que Farah appréciait chez elle. "Tu penses que c'est quelqu'un de réel ?"

"Je sais pas. Peut-être que le cerveau invente juste des gens."

"Ou il rêve de gens qui existent quelque part."

"Tu crois ça ?"

"Je crois rien. Je pose la question."

Paprika était déjà au salon quand elles arrivèrent, assise dans un fauteuil avec une tisane et l'air de quelqu'un qui attendait depuis un moment mais n'allait jamais le dire. Paprika ne se plaignait pas de l'attente — une qualité qui compensait certaines de ses tendances à prendre les gens au pied de la lettre au mauvais moment.

Edwige arriva dix minutes après, l'air de quelqu'un qui avait de grandes nouvelles.

"Mon voisin d'en face a une nouvelle copine," dit-elle en posant son sac sur le comptoir.

"Fascinant," dit Maeve.

"Elle vient tous les jours. Tous les jours. Tu entends les conversations depuis le couloir."

"T'écoutes aux portes ?" dit Paprika.

"J'écoute rien. Le couloir est petit. C'est de l'architecture, pas de l'espionnage."

Farah s'installa dans un fauteuil. Le salon de Maeve était bien tenu — propre, bonne lumière, musique à volume acceptable. Il y avait quelques clientes en cours de service que les employées de Maeve géraient. Maeve elle-même coiffait quand elle était là, mais souvent elle administrait, vérifiait, répondait aux questions de ses deux employées.

"Farah a fait un rêve," dit Maeve sans préambule.

Farah la regarda. "Je t'avais pas demandé d'annoncer ça."

"T'avais pas dit de pas l'annoncer."

Edwige se retourna d'un coup. "Quel genre de rêve ?"

"Le genre qu'on garde pour soi," dit Farah.

"Donc le bon genre."

Paprika dit doucement : "T'as rêvé de quelqu'un en particulier ?"

"Je voyais pas son visage."

"Mais ?"

"Mais j'avais l'impression que je le connaissais. Que ça avait du sens."

Paprika hocha la tête avec son expression habituelle — celle qui disait qu'elle trouvait ça beau avant même de savoir ce que c'était. "C'est romantique."

"Ou c'est juste un rêve," dit Maeve.

"Ça peut être les deux," dit Paprika.

Edwige s'était installée en face de Farah avec l'intensité d'une personne qui avait des théories. "T'as senti quelque chose dans le rêve ? Genre une présence ?"

"Oui."

"Et tu la reconnais pas dans ta vie réelle ?"

"Non."

"Alors c'est simple : cette personne existe mais tu la connais pas encore."

"C'est ta conclusion ?" dit Maeve.

"C'est la conclusion logique."

"La logique des rêves," dit Maeve d'un ton qui était entre le scepticisme et l'amusement.

Farah laissa la conversation continuer sans elle une minute. Elle regardait ses mains. Pensait au rêve. À la façon dont il avait tenu, solide et présent, toute la journée.

Elle décida qu'elle allait écrire dans son carnet ce soir. Tout ce dont elle se souvenait.

Elle ne savait pas encore que le rêve reviendrait la nuit suivante. Et celle d'après. Et toutes les nuits pendant un mois.

\* \* \*

## Chapitre 5 — Le deuxième rêve

C'était la même nuit pour les deux, même s'ils ne le savaient pas.

*Nolan, 23h17*

Il avait fini de travailler tard. La campagne cosmétique était envoyée, l'audit de sécurité pour son client était à moitié avancé, et il avait mangé des restes debout dans la cuisine avant d'aller se coucher avec le sentiment d'une journée bien remplie et vide en même temps.

Il s'endormit rapidement.

Le rêve vint à la même heure que la première fois — dans la première partie de la nuit, profond et net comme une image qu'on a vue avant.

Elle était là. La même pièce. La même lumière. Et cette fois quelque chose avait changé.

Son visage était encore flou mais moins. Comme si quelqu'un avait ajusté une mise au point d'un millimètre vers la netteté. Il distinguait la ligne de son visage — haut du front, courbe de la joue. Il ne voyait pas encore ses yeux.

Mais il sentait qu'elle le regardait.

Ils ne se précipitaient pas cette fois non plus. Il y avait dans ce rêve une qualité de temps particulière — une lenteur qui n'était pas de la lenteur, juste l'absence de hâte. Ils parlaient encore et il ne retenait toujours pas les mots. Mais il retenait le ton. Il retenait la façon qu'elle avait de tourner les phrases vers lui comme si chaque mot était pour lui en particulier.

Il mit ses mains sur son visage. Tenta de le voir vraiment.

Presque. Presque là.

Puis la lumière changea et il y avait de nouveau juste elle, contre lui, et la douceur recommençait avec la même qualité d'évidence que la première fois.

Quand il se réveilla à cinq heures trente, il resta longtemps les yeux ouverts.

Il n'avait pas peur. Ce n'était pas de l'anxiété qu'il ressentait. C'était quelque chose de plus étrange — une attente. Comme si le rêve avait quelque chose à lui montrer qu'il n'avait pas encore fini de montrer.

*Farah, 00h03*

Elle avait lu jusqu'à tard. Posé son livre à minuit moins le quart. Éteint la lumière.

Le rêve commença presque immédiatement.

C'était la même scène. Le même espace. Les mêmes draps.

Lui.

Cette fois elle ne chercha pas son visage. Elle l'observa autrement — la façon dont il bougeait, la façon dont il l'écoutait. Il y avait quelque chose dans ses mains qu'elle remarqua cette fois. Des mains précises. Pas grandes ni petites, juste bien là. Quelqu'un qui savait où poser ses mains.

Et quand il tourna son visage vers elle, elle vit quelque chose.

Pas clairement. Mais plus que rien.

Les yeux. Quelque chose dans les yeux.

Elle essaya de s'en approcher dans le rêve, de forcer la netteté, mais les rêves ne marchaient pas comme ça. Dès qu'elle cherchait trop directement, l'image se déroba.

Alors elle arrêta de chercher. Et elle le laissa la regarder.

Il y avait dans son regard quelque chose qu'elle reconnut sans savoir d'où. Une façon d'être attentif qui n'était pas de la surveillance. Qui n'était pas de la possession. Juste : je te vois.

Elle se réveilla à quatre heures vingt.

Prit son carnet dans le noir.

Écrivit : "Ses yeux. Je les ai presque vus. La prochaine fois je vais les voir."

Puis dessous : "Il y aura une prochaine fois."

\* \* \*

## Chapitre 6 — Otis et le paradis

Nolan était en train de faire la vaisselle quand il entendit la clé dans la serrure.

Il ne tressaillit pas. Il connaissait ce son depuis des années. Il continua de laver sa tasse.

"C'est moi," dit Otis en entrant, ce qui était toujours vrai et jamais utile à préciser.

"Je sais."

Otis posa ses affaires — un sac qu'il trimballait partout dont Nolan n'avait jamais su le contenu exact — et alla directement au réfrigérateur. C'était son protocole d'entrée depuis qu'il avait commencé à avoir le double des clés, il y avait de ça deux ans, après une période de vie difficile dont Nolan ne lui avait jamais demandé les détails et qu'Otis ne lui avait jamais racontés.

"T'as du plantain ?"

"Deuxième étagère à gauche."

"Y a du riz aussi."

"Le riz c'est pour ce soir."

"On est en fin d'après-midi."

"Otis."

"Je prends juste le plantain."

Nolan sécha ses mains. S'appuya au bord de l'évier en regardant Otis sortir les plantains avec l'aisance de quelqu'un qui vivait dans cet appartement, ce qui techniquement n'était pas le cas et techniquement se passait quand même comme ça.

Otis était le plus difficile à définir de leurs cinq amis. Pas parce qu'il était compliqué — il était en réalité assez simple, direct, peu enclin aux sous-entendus. Mais parce que sa façon d'occuper l'espace ne correspondait à aucune case standard. Il avait fait des études d'ingénieur sans jamais chercher de poste d'ingénieur. Il avait des talents dans des domaines variés qu'il n'exploitait que quand ça lui convenait. Il faisait des petits boulots — chauffeur pour une semaine, manutentionnaire pour une journée, quelque chose d'autre la semaine d'après. Il ne s'en plaignait pas. Il ne s'en vantait pas non plus.

"T'as l'air dans ta tête," dit Otis en posant les plantains sur le plan de travail.

"Je suis toujours dans ma tête."

"Plus que d'habitude."

Nolan hésita. "Le rêve revient."

Otis prit un couteau dans le tiroir — il savait où étaient les couteaux — et commença à éplucher. "La fille avec la surprise ?"

"Oui."

"Tu revois pas son visage encore ?"

"Presque. Cette nuit j'ai presque vu."

Otis dit rien pendant une minute. Il épluchait avec des gestes réguliers et un peu d'économie dans les mouvements. "T'as cherché ce que ça voulait dire ?"

"Pas encore."

"Cherche pas." Il lança le premier plantain épluché dans la casserole sur le feu que Nolan avait mis à chauffer sans s'en rendre compte. "Les rêves qui reviennent, si tu cherches trop, ils s'arrêtent. J'en sais quelque chose."

"Tu rêves souvent ?"

"Je rêvais. Moins maintenant."

Nolan alla s'asseoir à la table de la cuisine — la seule pièce de l'appartement où il s'asseyait à table au lieu du bras d'un canapé. "De quoi tu rêvais ?"

Otis haussa les épaules. "Des trucs. Des gens. Quelqu'un en particulier une période."

"Quelqu'un de réel ?"

"Réel et pas là. C'est le genre le plus pénible."

Il dit ça sans drama, comme il disait toutes les choses douloureuses — comme des faits. Nolan appréciait ça chez lui. Otis ne dramatisait pas mais il ne minimisait pas non plus. Les choses étaient ce qu'elles étaient.

"Le vide," dit Nolan.

Otis le regarda de côté. "Quoi ?"

"Le vide. Tu le ressens encore ?"

"Quel vide ?"

"Celui d'avant. Le truc qui manque."

Otis réfléchit en remuant les plantains. "Ouais. Souvent." Il ne semblait pas gêné par la question. "Toi ?"

"Oui."

"Depuis longtemps ?"

"Depuis toujours, je crois. Ou depuis que je sais ce que c'est."

Otis prit deux assiettes dans le placard. Le geste était automatique — il savait où étaient les assiettes, la vaisselle, les couverts. "Ça va changer," dit-il.

"T'en sais rien."

"Non. Mais j'aime bien le dire."

Nolan sourit. Ce n'était pas un sourire de conviction — c'était le sourire de quelqu'un qui appréciait la tentative. Otis avait cette qualité rare : il pouvait dire des choses qu'il n'était pas sûr de croire et ça sonnait quand même juste.

Ils mangèrent les plantains frits avec du pain. Ce n'était pas un repas équilibré mais Nolan ne disait jamais rien là-dessus. Otis avait une façon d'occuper le silence de l'appartement qui le rendait moins creux. Pas par le bruit qu'il faisait — par le fait d'être là.

Le rêve continua la nuit suivante.

Et celle d'après.

\* \* \*

## Chapitre 7 — Mira entre dans le cadre

La cliente était en retard et Maeve n'aimait pas ça.

Elle ne le montrait pas — enfin, elle le montrait un peu, à la façon dont elle regardait sa montre avec juste un peu trop d'insistance — mais elle gérait. Son salon fonctionnait sur des créneaux. Elle avait appris dès la première année que la ponctualité était une politique et non une suggestion, et elle l'avait communiqué à sa clientèle avec une douceur qui ne laissait aucun doute sur sa fermeté.

La cliente arriva avec dix minutes de retard et des excuses sincères. Maeve l'accepta et lui fit signe de s'installer.

Farah était là depuis une heure, sur le canapé du fond que Maeve réservait aux amies et à elle-même pour les pauses. Elle lisait — ou faisait semblant de lire. Le carnet était dans son sac. Elle ne l'avait pas ouvert aujourd'hui mais elle y pensait. Elle y pensait depuis une semaine et demie maintenant. Depuis que le rêve continuait chaque nuit.

Il revenait avec une régularité qui commençait à la dépasser. Pas toujours identique — il y avait des variations, des détails qui changeaient, des mots qu'elle entendait parfois sans les retenir — mais le fond était le même. Lui. Elle. La lumière douce. Le sentiment que ça avait du sens.

Son visage se précisait.

Elle avait commencé à voir ses yeux. Pas clairement — mais assez pour sentir quelque chose quand elle les regardait dans le rêve. Un calme. Une façon d'être présent qui ne forçait rien.

"Farah."

Elle leva les yeux. Maeve était à l'entrée avec quelqu'un.

Mira était de celles qui entraient dans une pièce d'une façon particulière. Pas théâtrale — au contraire. Elle entra calmement, sans geste inutile, et pourtant quelque chose se recomposait dans l'espace autour d'elle. Une présence nette. Elle était grande, avait une façon de s'habiller qui était simple et précise en même temps, et son visage avait cette qualité rare d'être beau sans chercher à l'être.

"Mira !" dit Farah.

"Farah." Mira vint s'asseoir à côté d'elle. "Je passais. Maeve m'a dit que t'étais là."

"C'est vrai," dit Maeve depuis le miroir. "Édwige et Paprika arrivent aussi."

"Super soirée improvisée," dit Mira.

Elle avait un sourire qui arrivait lentement, comme si les sourires méritaient une entrée en matière. Farah aimait Mira avec la tendresse particulière qu'on a pour les gens dont on voit la douleur sous la surface et qui n'en parlent pas.

Mira était belle et elle le savait. Ce n'était pas de la vanité — juste une conscience calme de ce fait, qu'elle semblait traiter comme une information neutre. Les hommes avaient peur d'elle. Farah avait vu ça des dizaines de fois : des gars qui s'approchaient avec de l'assurance et qui tournaient comme des satellites à bonne distance, incapables de formuler l'approche.

Et sa malchance amoureuse était célèbre dans le groupe. Pas spectaculaire — pas le genre de drames qui fournissent des histoires. Juste une série de gens qui ne restaient pas ou qui n'arrivaient pas à être ce qu'il aurait fallu. Edwige avait sa théorie là-dessus — Mira intimidait. Maeve avait la sienne — Mira choisissait mal. Paprika pensait que c'était une question de timing.

Farah pensait que Mira attendait quelqu'un qui n'aurait pas peur d'elle.

"T'as l'air bien," dit Mira.

"Je suis bien."

"Quelque chose a changé."

"Comment tu sais ça ?"

Mira haussa les épaules. "Tu regardes pas le salon de la même façon qu'avant. T'es dans ta tête."

Farah décida d'être honnête. "J'ai des rêves étranges depuis quelques semaines."

"Étranges comment ?"

"Érotiques. Répétitifs. Quelqu'un que je connais pas encore."

Mira dit rien tout de suite. Puis : "Depuis combien de temps ?"

"Dix jours. Peut-être douze."

"Chaque nuit ?"

"Oui."

Mira hochait la tête lentement. "C'est peut-être quelqu'un que tu vas rencontrer."

"C'est ce qu'Edwige dirait."

"C'est ce que je dis aussi. Edwige est utile parfois."

Farah rit. Edwige arriva à ce moment-là avec Paprika, et l'histoire du voisin d'en face dura une demi-heure pendant laquelle Farah écouta à moitié et pensa à l'autre moitié.

Elle pensa aux yeux qu'elle allait peut-être voir cette nuit.

Elle les vit. Presque entièrement.

\* \* \*

## Chapitre 8 — Trente nuits

Un mois.

Nolan avait fait le calcul à la fin du troisième rêve et depuis il tenait un compte vague. Une façon d'objectiver quelque chose qui résistait à l'objectivité. Trente-deux rêves maintenant. Chaque nuit, sans exception. Il ne se rappelait pas de période de sa vie adulte où il avait rêvé avec cette régularité.

Le visage se précisait chaque nuit d'un degré imperceptible. C'était son frustration principale. Il savait que quelque chose était sur le point de se révéler et il ne pouvait pas forcer le processus. Le rêve avait son propre rythme.

Il avait commencé à chercher sur internet à la troisième semaine.

Pas de façon méthodique au départ — il avait tapé "rêve récurrent érotique signification" et s'était retrouvé dans des forums de psychologie amateur dont les réponses allaient de l'interprétation freudienne de base au symbole du désir refoulé. Rien qui correspondait vraiment à ce qu'il vivait.

Puis il avait changé de requête : "rêver de quelqu'un qu'on a jamais rencontré chaque nuit."

Et là il était tombé sur quelque chose de différent.

Un forum spécialisé dans les expériences surnaturelles ou inexplicables. Pas du tout son genre de lecture habituelle. Mais les témoignages l'avaient retenu.

Des gens qui décrivaient exactement ça. Pas identique — chaque histoire était différente dans les détails — mais le fond était le même. Rêves répétitifs. Même personne chaque nuit. Visage qui se précise progressivement. Puis — et c'était là que Nolan avait lu deux fois pour être sûr d'avoir bien compris — rencontre dans la réalité avec cette personne.

Les témoignages étaient rares. Trois ou quatre que Nolan avait trouvés, éparpillés sur différentes plateformes. Certains anciens de plusieurs années. Un en français, les autres en anglais ou en espagnol. Les détails variaient. Mais tous décrivaient la même reconnaissance au moment de la rencontre réelle.

Il avait lu ces témoignages plusieurs fois.

Puis il avait fermé son navigateur et était allé travailler.

\* \* \*

De son côté, Farah avait trouvé les mêmes forums deux jours après Nolan.

Elle cherchait différemment — "rêver du même inconnu toutes les nuits" — mais les résultats s'étaient recoupés avec les siens. Elle avait lu les mêmes témoignages. Avait eu la même réaction d'abord : scepticisme tranquille. Les forums ésotériques n'étaient pas sa source habituelle d'information. Elle était rédactrice dans une maison d'édition sérieuse. Elle avait des standards.

Et pourtant.

Ce que les témoignages décrivaient correspondait à ce qu'elle vivait avec une précision qui la mettait mal à l'aise. Pas les détails du rêve eux-mêmes — ça, c'était toujours subjectif. Mais la qualité de l'expérience. Le fait que le rêve tenait au lieu de s'effacer. La progression vers la netteté. Ce sentiment d'une présence réelle, pas inventée.

Elle avait appelé Edna le samedi matin — une entorse à sa règle personnelle de ne pas mélanger travail et week-end — juste pour dire qu'elle avait trouvé des témoignages de gens qui avaient vécu la même chose.

"Et ?" avait dit Edna.

"Et dans tous les cas, ils ont fini par rencontrer la personne."

Silence. "Farah."

"Quoi ?"

"Est-ce que tu es en train de me dire que tu crois à la prédestination amoureuse basée sur des forums internet ?"

"Je dis que c'est intéressant."

"C'est intéressant comme les horoscopes sont intéressants."

"Les horoscopes j'y crois pas."

"Et pourtant."

"Edna. Tu ne penses pas que c'est au moins remarquable ?"

Edna avait pris un moment. "Je pense que ton cerveau cherche des patterns parce que ton corps vit quelque chose d'inhabituel. C'est ce que les cerveaux font."

"Et si le pattern est réel ?"

"Alors t'inquiète pas. Les choses réelles finissent par arriver même sans qu'on les cherche."

\* \* \*

C'était la trentième nuit.

Nolan s'endormit à vingt-trois heures et le rêve vint immédiatement.

Elle était là. Et cette fois — cette fois-là — il vit son visage.

Pas tous les détails. Pas le genre de clarté photographique. Mais ses traits. La ligne de ses sourcils. La façon dont ses lèvres s'ouvraient quand elle parlait. Quelque chose dans ses yeux qu'il n'arrivait pas encore à nommer mais qui lui sembla familier d'une façon inexplicable.

Il essaya de garder ça. De la regarder assez longtemps pour que ça reste.

Elle sourit. Pas à lui en particulier — juste un sourire qui était là, dans ce rêve, qui lui sembla dire quelque chose qu'il n'entendait pas encore.

Il se réveilla avec le soleil qui commençait à entrer par les volets.

Il ne bougea pas pendant dix minutes.

Il venait de voir son visage. Il ne savait pas qui elle était. Mais il saurait la reconnaître si elle se trouvait devant lui.

\* \* \*

La même nuit, dans un appartement de Bingerville, Farah se réveilla à cinq heures du matin avec les joues humides.

Elle ne pleurait pas souvent. Encore moins en dormant.

Elle prit son carnet.

Écrivit : "Je l'ai vu. Je le reconnaîtrai."

Puis : "Quelque chose finit. Ou commence."

\* \* \*

## Chapitre 9 — Le marché un samedi

Nolan n'aimait pas les marchés.

Pas d'une façon violente ou déclarée. Juste : le bruit, la densité, la façon dont l'espace se rétrécissait et se dilatait sans logique. Il y allait quand même parce qu'il avait une philosophie pragmatique de la vie — si quelque chose est nécessaire, on le fait sans y chercher du plaisir obligatoire.

Ce samedi matin il était au grand marché d'Adjamé pour acheter des épices qu'il ne trouvait pas ailleurs — son fournisseur habituel de Cocody avait fermé pour travaux et il avait mis une semaine à trouver une alternative. L'alimentation chez lui était une affaire sérieuse. Il cuisinait avec précision. Il ne supportait pas les équivalents approximatifs.

Il était arrivé tôt pour éviter la foule du milieu de matinée.

N'avait pas évité la foule du milieu de matinée.

Il avançait entre les étals avec la liste dans sa tête — pas écrite, jamais, il mémorisait bien — et un sac en tissu à l'épaule. Il avait déjà trouvé le fenugrec et le paprika fumé. Il cherchait maintenant une épicière qu'on lui avait recommandée pour les mélanges personnalisés, quelque part vers la rangée des graines.

Il ne dormait pas beaucoup le samedi matin en général. Mais ce samedi-là il était particulièrement ailleurs. Le rêve de la veille avait été différent — pas de contenu érotique, juste elle, assise en face de lui, qui le regardait comme si elle attendait qu'il dise quelque chose. Il s'était réveillé avec le sentiment net qu'il était censé faire quelque chose.

Il ne savait pas quoi.

Il tourna au bout d'une rangée.

Et il la vit.

Elle était de dos d'abord. Debout devant un étal de légumes, en train de choisir des tomates avec l'attention de quelqu'un qui prenait ça au sérieux. Elle avait des écouteurs dans une oreille. Sa façon de se tenir — détendue, les pieds légèrement écartés, penchée légèrement en avant pour examiner — n'avait rien de particulier.

Mais quelque chose dans sa silhouette arrêta Nolan.

Il ne continua pas à avancer. Il s'arrêta, bêtement, au milieu du passage, et une femme avec un panier le contourna avec une grimace.

Il continua d'avancer.

Elle se retourna au moment où il passait à deux mètres d'elle, pour demander quelque chose au vendeur, et leurs regards se croisèrent.

Nolan s'arrêta.

C'était elle.

Pas "elle comme dans quelqu'un qui ressemble à elle." Pas "elle comme dans une impression." C'était elle, avec son visage qu'il avait vu dans le rêve la nuit d'avant, avec ses yeux qu'il avait appris à reconnaître sur trente nuits de précision progressive. C'était elle comme une évidence.

Elle le regarda.

Et quelque chose sur son visage changea.

Pas de la peur. Pas de l'excitation théâtrale. Quelque chose de plus calme et plus fort. Comme quelqu'un qui reconnaît.

Nolan ne savait pas quoi faire de ses mains. Il avait son sac en tissu dans une main et il ne savait pas où mettre l'autre. Il réalisa qu'il regardait une inconnue au milieu d'un marché depuis ce qui commençait à être une durée socialement inexplicable.

Il dit : "Bonjour."

Elle dit : "Bonjour."

Et c'était la chose la plus banale du monde et en même temps ça ne l'était absolument pas.

"Je suis désolé," dit Nolan. "Vous... on se connaît ?"

Il entendit la stupidité de la question au moment où il la posait. C'était la phrase la plus éculée qui existait. Mais il ne trouvait pas mieux.

Elle avait une façon de regarder les gens — il le comprendrait plus tard — qui consistait à vraiment les regarder avant de répondre. Pas pour les jauger. Juste parce qu'elle était comme ça, attentive avant de parler.

"Je pense pas," dit-elle. "Mais..."

"Mais ?"

Elle hésita. Elle aussi. Lui aussi. Ils étaient deux personnes qui ne se connaissaient pas, debout dans un marché bruyant, hésitant sur la même phrase que l'autre n'avait pas finie.

"Votre visage me dit quelque chose," dit-il finalement.

Elle sourit. Pas le grand sourire des politesses — quelque chose de plus intérieur, comme si quelque chose lui confirmait quelque chose. "Le vôtre aussi."

Il y avait des gens qui les contournaient. Un vendeur qui criait le prix de ses avocats. La radio d'un étal voisin. Tout ça existait et ni l'un ni l'autre n'y faisait vraiment attention.

"Je m'appelle Nolan."

"Farah."

\* \* \*

## Chapitre 10 — Elle aussi

Farah n'était pas une grande amatrice de marchés non plus, si on lui demandait son avis — ce que personne ne faisait parce que ses amies l'emmenaient régulièrement au marché du samedi avec l'enthousiasme de personnes qui y prenaient plaisir et attendaient qu'elle partage leur enthousiasme.

Ce samedi, elle était seule. Elle avait profité du fait que Paprika était chez sa famille et qu'Edwige dormait encore à onze heures pour aller faire ses courses sans avoir à synchroniser trois agendas.

Elle cherchait des tomates Romas pour une sauce qu'elle voulait faire le soir. Ses tomates habituelles de la supérette étaient sans goût depuis quelques semaines — ou peut-être qu'elle était plus exigeante depuis quelques semaines, elle ne savait pas. Elle avait un écouteur dans l'oreille — un podcast sur l'histoire de l'édition en Afrique francophone qu'elle écoutait depuis trois épisodes sans avoir eu le temps de le finir.

Elle avait bien dormi la nuit précédente, ce qui était relatif. Trente nuits de rêves intenses avaient réorganisé sa définition du bien dormir. Elle se réveillait toujours à un moment donné, toujours avec le rêve encore sur elle, puis elle se rendormait et le reste de la nuit était plus calme.

La nuit précédente avait été différente.

Il n'y avait pas eu la scène habituelle. Juste lui, en face d'elle, qui la regardait. Son visage était net maintenant — elle pouvait voir chaque trait. Elle avait regardé ses yeux longuement dans le rêve. Il y avait quelque chose là-dedans qu'elle n'arrivait pas encore à nommer mais qui lui donnait envie de continuer à regarder.

Elle triait les tomates quand elle sentit quelque chose.

Elle aurait eu du mal à l'expliquer. Pas un son, pas un mouvement en particulier. Plutôt une modification dans l'air autour d'elle, comme quand quelqu'un regarde fixement et que le regard a un poids.

Elle se retourna.

Et elle le vit.

Elle pensa d'abord qu'elle se trompait. Que son cerveau, après trente nuits de rêves répétitifs, superposait un visage familier sur n'importe quelle silhouette vaguement correspondante. C'était une théorie raisonnable. Elle était rédactrice, elle aimait les théories raisonnables.

Mais il la regardait avec exactement la même expression qu'elle devait avoir elle-même.

Pas de la surprise d'être regardé. Quelque chose d'autre. Une reconnaissance.

Il dit : "Bonjour."

Elle dit : "Bonjour."

Et dans le "bonjour" il y avait quelque chose que les "bonjour" normaux n'avaient pas. Elle n'aurait pas su dire quoi.

Puis il dit "Vous... on se connaît ?" et elle reconnut la question pour ce qu'elle était — pas une technique de drague, pas une maladresse, mais quelqu'un qui cherchait les mots pour une chose qu'il ne savait pas encore comment formuler.

Elle pensa à ce qu'elle pouvait répondre.

Elle aurait pu dire non, simplement, et sortir la situation de cette zone ambiguë. Elle aurait pu dire peut-être, ce qui était pire que tout parce que ça aurait été mystérieux sans être vrai. Elle dit : "Je pense pas. Mais..."

Et elle ne finit pas. Parce que la fin de la phrase était "mais j'ai rêvé de vous pendant un mois" et ça, elle ne pouvait pas encore le dire à quelqu'un qu'elle venait de rencontrer dans un marché.

"Votre visage me dit quelque chose," dit-il.

"Le vôtre aussi."

Il avait un sac en tissu à l'épaule. Il cherchait ses mots avec une honnêteté tranquille — il n'essayait pas de paraître à l'aise, il était juste lui-même dans cet embarras, et ça lui plut.

"Je m'appelle Nolan."

"Farah."

Ils se regardèrent une seconde. Tout autour d'eux le marché continuait — une vendeuse criait le prix de ses aubergines, quelqu'un riait fort deux étals plus loin — et eux deux étaient dans une bulle que ni l'un ni l'autre n'aurait su expliquer.

"Vous habitez à Adjamé ?" dit-il.

"Bingerville. Vous ?"

"Cocody."

"Loin."

"Ouais." Il hésita. "Je venais pour des épices."

"Moi pour des tomates."

Un moment. Puis il dit : "Est-ce que vous auriez envie... d'un café ? Maintenant, ou quand vous aurez fini vos courses. Il y a une terrasse au coin de la rue que j'ai vue en arrivant."

Il posa la question avec une simplicité directe qui n'était ni intimidante ni hésitante. Juste une question. Juste une invitation.

Farah réfléchit moins longtemps qu'elle ne l'aurait cru.

"Attendez-moi dix minutes."

## Chapitre 11 — La terrasse

La terrasse était trois tables en plastique blanc sur le bord du trottoir, sous un auvent rayé vert et blanc. Ce n'était pas un endroit remarquable. La chaise de Farah avait un pied légèrement inégal. La serveuse apporta deux cafés sans demander si c'était ce qu'ils voulaient, ce qui était soit de l'efficacité soit de l'inattention et Nolan décida d'appeler ça de l'efficacité.

Ils ne se précipitèrent pas.

C'était ce qui frappa Farah d'abord — qu'il ne remplissait pas le silence. Il n'y avait pas de nervosité dans sa façon de s'asseoir, pas de débit accéléré pour combler le vide. Il prit son café, le regarda, et attendit que la conversation vienne naturellement.

C'était elle qui parla la première.

"Comment vous saviez que c'était moi ?"

Il n'y eut pas d'hésitation. "Je l'ai su comme on sait quelque chose qu'on a appris par coeur mais qu'on n'a jamais pu vérifier avant."

Elle regarda son café. "C'est une bonne réponse."

"C'est la vraie réponse. Vous l'avez su aussi."

Ce n'était pas une question.

"Oui," dit-elle.

Silence. Pas un silence gêné.

"Depuis combien de temps vous faites le rêve ?" dit Nolan.

Farah leva les yeux. Elle ne s'y attendait pas — pas qu'il pose la question aussi directement, pas aussi vite. Elle réfléchit à si elle devait prétendre ne pas savoir de quoi il parlait. Décida que ça n'avait pas de sens.

"Un mois environ. Peut-être trente nuits. Vous ?"

"Trente-deux."

"Vous avez compté."

"J'avais besoin d'objectiver quelque chose."

Elle sourit malgré elle. "Et vous avez cherché sur internet ?"

"La troisième semaine."

"Moi aussi."

Ils se regardèrent. Il y avait quelque chose de légèrement absurde dans cette conversation — deux étrangers qui admettaient avoir rêvé l'un de l'autre pendant un mois sans s'être jamais croisés, attablés à une terrasse de fortune avec des cafés dont personne n'avait demandé la composition.

"Y a une partie du rêve," dit Farah, "que vous avez peut-être pas envie de mentionner."

"Y a probablement des parties du rêve qu'on a pas forcément vécues pareil."

"C'est délicat."

"Oui."

Un temps. La serveuse passa avec un plateau. La circulation continuait à côté d'eux.

"Dans mon rêve," dit Farah, "y a des éléments... intimes."

"Dans le mien aussi."

"Ce que j'entends par ça c'est que—"

"Je comprends ce que vous entendez par là."

Elle le regarda. Il y avait dans ses yeux quelque chose qu'elle reconnut — le même truc qu'elle avait vu dans le rêve pendant trente nuits. Une présence attentive qui ne cherchait pas à dominer.

"Il y a dans mon rêve quelque chose de spécifique," dit-elle. "Quelque chose d'inattendu par rapport à ce qu'on pourrait appeler un rêve érotique classique."

"Oui."

"Vous le savez."

"Je le vis dans mon rêve depuis le début."

Elle prit son café. Le but. Le reposa. "Et vous l'avez vécu comment ?"

"Naturellement," dit-il. "Comme quelque chose qui faisait partie d'elle. De vous." Une pause. "Je peux parler au passé. C'était elle. Vous. Même avec ça."

Farah ne dit rien pendant un moment. Elle avait eu des conversations difficiles dans sa vie, des conversations qui demandaient de la précision et du courage. Mais celle-là était d'une nature qu'elle n'avait pas anticipée — parler à quelqu'un qu'elle venait de rencontrer d'un rêve érotique partagé, avec une partie de ce rêve qui impliquait une ambiguïté de corps qu'elle n'avait jamais vécue dans sa vie éveillée et

qui dans le rêve lui avait paru la chose la plus naturelle du monde.

"Vous l'avez... naturellement," dit-elle.

"Oui."

"Sans que ce soit un problème."

"Sans que ce soit un problème."

Elle hocha la tête. "C'était pareil pour moi. Dans le rêve, ça ne me choquait pas. Ça m'appartenait. C'était juste une partie de moi."

"Je sais."

"Comment vous savez ?"

"Parce que dans le rêve, vous ne sembliez pas inquiète. Vous sembliez juste... là."

Le bruit du marché arrivait jusqu'à eux par vagues. Quelqu'un quelque part vendait quelque chose à voix haute.

"Vous pensez que c'est quoi ?" dit Farah. "Le rêve. La raison pour laquelle c'est arrivé."

"Je sais pas encore."

"Vous avez une théorie ?"

"Plusieurs. Aucune satisfaisante."

"Pareil." Elle tourna sa tasse entre ses doigts. "Vous avez lu les témoignages sur les forums ?"

"Oui."

"Vous y avez cru ?"

"Je voulais pas. Mais les détails correspondaient trop."

"Les couples qui avaient rêvé l'un de l'autre avant de se rencontrer."

"Oui."

"On est peut-être juste un cas de plus."

"Peut-être."

Un moment. Puis il dit : "Vous avez peur ?"

Elle réfléchit honnêtement. "Non. Et ça, ça me surprend un peu."

"Moi non plus j'ai pas peur."

"On devrait peut-être."

"Peut-être." Un léger sourire. "Mais le café est correct."

Elle rit. Un vrai rire, pas le rire de politesse. Quelque chose se détendit.

"Vous travaillez dans quoi ?" dit-elle.

"Graphiste et consultant en sécurité informatique. Depuis chez moi."

"Vous êtes hermite."

"Je suis autonome."

"C'est la version polie."

"Oui."

"Et vous aimez ça."

"J'aime ça."

Elle le regarda. "Moi c'est l'édition. Rédactrice et romancière dans une maison d'édition à Plateau."

"Vous écrivez des romans."

"J'essaie. J'en ai un en cours depuis deux ans."

"Il avance ?"

"Il avance quand ma vie avance. Sinon il attend."

Il hocha la tête. Pas la tête de quelqu'un qui ne comprend pas — celle de quelqu'un qui reconnaît quelque chose dans ce qu'il vient d'entendre.

"C'est un truc d'artiste," dit-il.

"C'est un truc humain."

"Peut-être les deux."

La serveuse revint avec une carafe d'eau qu'elle posa sans demander. Ils burent en silence une minute.

"Je vais vous demander quelque chose de potentiellement étrange," dit Nolan.

"Vous venez de m'avouer que vous avez rêvé de moi trente-deux fois. On a dépassé étrange depuis un moment."

"C'est vrai." Il la regarda. "Vous avez envie de se promener ? Juste ici, dans le quartier. On n'est pas obligés de s'arrêter maintenant."

Farah regarda la rue. Elle avait ses tomates dans son sac. Elle n'avait rien de prévu cet après-midi.

Elle dit : "Attendez que je paie mon café."

"Je paye."

"Vous me devez rien."

"Je paye pas parce que je vous dois quelque chose."

Elle le regarda. Il avait dit ça avec un calme qui ne cherchait pas à faire d'effet.

"D'accord," dit-elle.

\* \* \*

## Chapitre 12 — La promenade

Ils marchèrent sans direction particulière.

C'était la chose que Farah remarqua d'abord — qu'il ne proposait pas d'aller quelque part de précis. Il marchait, il regardait le quartier, et il laissait la conversation aller où elle voulait aller. Pas de programme. Pas de technique.

Elle l'observa.

Il avait une façon de marcher détendue, les mains dans les poches, sans hâte. Il n'occupait pas tout l'espace dans la conversation mais quand il parlait, ce qu'il disait valait la peine d'avoir attendu. Elle avait rencontré beaucoup de gens dans sa vie — son travail impliquait des rencontres, son cercle d'amies amenait régulièrement des nouvelles têtes — et elle avait développé au fil du temps une forme de lecture rapide des gens. Pas du jugement. De l'observation.

Il était quelqu'un qui écoutait avant de répondre. Vraiment écoutait — pas le regard en attente de l'autre qui finisse pour pouvoir parler à son tour, mais une écoute active, présente. Elle s'en aperçut quand elle dit quelque chose sur son roman — un détail technique sur la structure qu'elle hésitait encore sur — et qu'il posa une question dix secondes plus tard qui montrait qu'il avait suivi.

"Pourquoi deux ans sur ce roman ?" dit-il.

"Parce que l'histoire demande quelque chose que j'ai pas encore."

"Quoi ?"

Elle réfléchit. "Une certitude. L'héroïne doit traverser quelque chose et arriver quelque part. J'arrive pas encore à écrire le quelque part parce que je sais pas encore à quoi ça ressemble."

"Et vous croyez que vous allez finir par savoir ?"

"Maintenant plus qu'avant."

Il ne demanda pas ce qu'elle voulait dire par là. Il comprit ou choisit de ne pas creuser. Les deux lui plaisaient également.

Ils passèrent devant un étal de jus frais et il s'arrêta, la regarda en questionnant. Elle dit "bissap" sans réfléchir. Il commanda deux bissaps. Elle ne dit pas qu'elle pouvait payer le sien. Il ne fit pas de geste pour souligner qu'il payait. C'était fluide.

"Vous avez grandi à Abidjan ?" dit-elle.

"Oui. Cocody depuis toujours. Mes parents y sont encore."

"Frères, soeurs ?"

"Une soeur. Dix-sept ans. Elle s'appelle Pam."

"Vous êtes proches ?"

"Elle l'est de moi. Je suis proche d'elle à ma façon."

"Votre façon ?"

"Je la soutiens. Je la regarde grandir. Je réponds quand elle appelle." Une pause. "Elle parle plus que moi. On s'équilibre."

"Et vos parents ?"

"Mon père est... mon père." Il dit ça avec un quelque chose dans la voix qui n'était pas de la distance mais de l'affection particulière qu'on a pour les gens qu'on n'a pas besoin d'expliquer. "Ma mère est l'opposé de lui et l'opposé de moi. Elle est très là. Très présente. Trop parfois."

"Vous l'aimez quand même."

"Complètement."

Farah but son bissap. "Vous avez des amis proches ?"

"Quatre. Depuis longtemps."

"Depuis le lycée ?"

"Deux depuis le lycée, deux après. Mais c'est plus une question de durée."

"Qu'est-ce que c'est une question de ?"

Il réfléchit. "De qui supporte qui tel qu'il est. Otis est chez moi quand il veut, il a le double des clés, il prend ce qu'il veut dans le frigo. Je devrais peut-être trouver comment arrêter ça. Je trouve jamais."

Elle rit. "C'est votre way d'aimer les gens. Leur laisser de la place."

"C'est peut-être ça."

Ils marchèrent encore. La conversation allait sur son travail à lui — les audits de sécurité, le graphisme, la différence entre les deux univers qu'il habitait sans les mélanger. Il parlait de son travail avec précision, sans fausse modestie ni excès. Il savait ce qu'il faisait bien.

Elle lui parla de la maison d'édition. D'Edna, sans trop de détails. Des manuscrits qu'elle lisait en permanence et de la façon dont ça influençait sa propre écriture,

parfois pour le bien, parfois pour le pire.

Il y avait quelque chose de progressif dans leur connaissance l'un de l'autre. Pas de grand saut — une accumulation de petites choses, chacune ajoutant un peu.

À un moment, elle dit : "Vous savez ce que je me suis dit quand j'ai réalisé que c'était vous, au marché ?"

"Non."

"J'ai pensé que ça confirmait quelque chose que j'espérais mais que je savais pas encore si j'avais le droit d'espérer."

Il la regarda. "Quel droit ?"

"Le droit de croire qu'il y avait quelqu'un. Quelque part."

Il dit rien pendant quelques pas.

"Je comprends ça," dit-il finalement.

Vers la fin de l'après-midi, sans que ça soit planifié, ils s'arrêtèrent devant un immeuble dans une rue plus calme. C'était son immeuble à elle — elle ne s'en était pas rendu compte tout de suite, mais le trajet les avait naturellement amenés là.

"Je suis chez moi," dit-elle.

"Je vois."

Un moment de ce silence particulier qu'ils avaient établi sans y penser.

"Vous voulez monter ?" dit-elle. Elle le dit d'une façon directe qui n'était pas une invitation à autre chose. Juste : monter, continuer à parler, ne pas arrêter maintenant.

Il n'hésita pas. "Oui."

\* \* \*

## Chapitre 13 — Chez elle, juste dormir

L'appartement de Farah était comme il l'imaginait.

Pas exactement — il n'avait pas eu d'image précise dans sa tête. Mais quelque chose dans la façon dont elle s'habillait, dans la façon dont elle parlait de ses lectures, dans sa façon de choisir des tomates au marché avec une attention sérieuse, tout ça lui avait dit quelque chose. Et l'appartement confirmait.

Des livres partout, pas rangés dans l'ordre du beau mais dans l'ordre de l'utilisation. Un tapis turquoise qu'il trouva courageux. Des carnets empilés sur le rebord de la fenêtre. Une photo de groupe sur le mur — plusieurs femmes, dont lui il reconnut Farah au centre sans être au centre.

"Vos amies ?" dit-il.

"Les plus proches."

"Vous avez l'air de quelqu'un qui a un entourage solide."

"Trop parfois."

"Je connais ça."

Elle fit du thé. Pas du café — il était déjà tard dans l'après-midi et elle dit "le café à cette heure je dors plus." Il dit pareil. Ils burent le thé en continuant à parler, assis par terre dans le salon, dos au canapé, parce que le canapé était recouvert d'affaires qui auraient demandé à être déplacées et que ni l'un ni l'autre n'avait proposé de les déplacer.

Ils parlèrent du rêve.

Vraiment, cette fois. Pas les allusions prudentes de la terrasse. Farah commença — elle avait une façon directe de mettre les choses à plat qui venait peut-être de son travail, de la nécessité de voir les textes clairement avant de les éditer. Elle dit ce qu'elle avait vécu, comment le rêve avait évolué nuit après nuit, ce qui l'avait troublée, ce qui ne l'avait pas troublée.

Il écouta tout.

Puis il dit le sien. Différemment — avec moins de mots, mais pas moins clairement. La partie du rêve qu'il avait gardée pour lui depuis un mois, il la dit. Elle l'écouta sans sourciller.

"Vous avez fait le lien entre ça et quelque chose ?" dit-elle après.

"Non. Et j'ai pas essayé de faire un lien. Dans le rêve c'était juste vous. La suite n'avait pas besoin d'analyse."

"Je pense pareil."

Un silence. Le thé refroidissait.

"La façon dont vous le racontez," dit Farah, "c'est le même rêve que le mien mais pas identique."

"On a chacun notre version."

"Nos deux points de vue sur la même scène."

"Peut-être."

"Comme deux personnes qui vivent le même moment mais l'enregistrent différemment."

Il réfléchit. "C'est une bonne façon de le voir."

Il était vingt-deux heures quand ils réalisèrent qu'ils parlaient depuis des heures. Farah n'avait pas remarqué passer le temps. Nolan non plus — ce qui lui était inhabituel. Il avait un sens précis du temps, d'habitude.

"Vous devriez peut-être partir," dit-elle. "Il est tard."

"Oui."

Ni l'un ni l'autre ne bougea.

"Ou vous pouvez rester," dit-elle. Sans calcul. "Dans le sens juste rester. Pas dans un autre sens."

"Je comprends le sens."

"Je veux juste pas que la soirée s'arrête."

"Moi non plus."

Il n'y avait pas eu de baiser. Pas de geste vers quelque chose. Ce n'était pas ce qui se passait. Ce qui se passait était différent et ils le sentaient tous les deux — quelque chose qui demandait d'aller lentement, pas par prudence mais par respect d'une chose fragile et nouvelle.

Ils continuèrent à parler, plus doucement maintenant. Farah était à moitié allongée sur le tapis, la tête sur un coussin qu'elle avait ramené du canapé. Nolan était assis, le dos au canapé. À un moment il tendit la main vers son épaule, juste posée là. Elle ne bougea pas.

Elle s'endormit.

Il la laissa dormir. Ne bougea pas pour ne pas la réveiller.

Une heure plus tard, il s'endormit lui aussi.

Cette nuit-là, il n'y eut pas de rêve.

Ni pour lui ni pour elle.

Nolan se réveilla le premier, à cinq heures quarante du matin. La lumière de la rue entra sous le rideau. Farah dormait sur le côté, le visage tourné vers lui.

Il la regarda dormir pendant un long moment. Il n'avait pas l'habitude de regarder dormir les gens. Il n'avait pas souvent l'occasion. Mais là c'était différent — pas de l'observation, quelque chose d'autre. Une façon de continuer à apprendre qui elle était, même dans le silence du sommeil.

Son visage au repos était différent du visage qu'elle avait quand elle parlait. Plus ouvert. Moins de cette vigilance fine qu'il avait remarquée dans ses yeux éveillés — la vigilance de quelqu'un qui fait attention à beaucoup de choses en même temps. Dans le sommeil, juste elle.

Il se leva sans bruit, alla dans la cuisine, chercha du café. Trouva une cafetière italienne et du café moulu dans une boîte marquée "café le matin, pas négociable."

Il fit du café.

\* \* \*

## Chapitre 14 — Le lendemain matin

Farah se réveilla à l'odeur du café.

Elle resta allongée trente secondes, dans cet état entre rêve et éveil où tout est encore possible. Puis elle réalisa qu'elle n'était pas dans son lit. Réalisa que l'odeur du café ne venait pas de sa propre cafetière parce qu'elle ne l'avait pas programmée.

Réalisa qu'il y avait quelqu'un dans sa cuisine.

Elle se leva. S'étira. Regarda ses vêtements de la veille — elle était habillée, lui aussi, rien ne s'était passé de particulier, et pourtant c'était la nuit la plus intéressante qu'elle avait passée depuis longtemps.

Il était dans la cuisine, debout devant la cafetière, en train de lire le dos d'une boîte de céréales avec l'air de quelqu'un qui cherchait de quoi s'occuper les mains.

"Tu m'as fait du café," dit-elle.

Il se retourna. "J'espère que j'avais le droit."

"La boîte disait café le matin pas négociable. Je t'ai pas laissé le choix."

Il y eut un moment de réajustement — le passage du vous au tu qui s'était glissé naturellement dans sa phrase et qu'elle n'avait pas eu l'intention de forcer. Il ne le releva pas. Il versa du café dans deux tasses.

"Je peux faire quelque chose pour le petit-déjeuner ?" dit-il.

"C'est mon appartement."

"Je peux quand même aider."

Elle regarda son réfrigérateur. "T'as vu ce qu'il y a dedans ?"

"Oeufs, plantain mûr, un reste de quelque chose dans un tupperware et des condiments."

"Je peux faire des oeufs."

"Je peux faire les oeufs."

"Tu cuisines ?"

"Pas mal."

"Prouve-le."

Il cuisina les oeufs brouillés avec ce qu'il trouva — oignons, tomates (les siennes, qu'elle avait achetées au marché), un peu de piment. Il cuisinait avec la

même économie de gestes qu'il avait pour tout le reste — rien d'inutile, rien de théâtral. Farah s'assit sur le plan de travail et le regarda faire en buvant son café.

"Tu fais ça tous les matins ?" dit-elle.

"Je cuisine tous les matins, pas nécessairement ça."

"T'es du genre à manger bien."

"Je suis du genre à ne pas gaspiller les ingrédients corrects."

"C'est la même chose."

"C'est voisin."

Les oeufs étaient bons. Ils mangèrent debout dans la cuisine parce qu'elle n'avait pas encore débarrassé la table et que ni l'un ni l'autre n'avait eu l'idée d'aller à table. C'était le genre de petit-déjeuner improvisé qui n'avait pas de nom mais qui avait une qualité particulière.

"Tu rentres à Cocody ?" dit-elle.

"Oui. J'ai du travail cet après-midi."

"Moi aussi. J'ai un manuscrit à finir de relire."

"Tu travailles le samedi ?"

"Quelquefois. Quand j'ai un délai."

Il rinça les deux assiettes, les posa sur l'égouttoir. Elle regarda ça — la façon dont il rangeait ce qu'il avait utilisé sans qu'on le lui demande.

"Nolan."

Il se retourna.

"Je suis contente qu'on se soit croisés."

Il la regarda. "Moi aussi."

Pas plus que ça. Pas de grande déclaration. Juste ça, et c'était assez.

Il prit ses affaires — les clés qu'il avait posées sur le meuble de l'entrée, son sac en tissu qui était encore là depuis hier avec les épices qu'il avait achetées et qu'il avait complètement oubliées.

"Tes épices," dit-elle.

"J'avais oublié."

"Tu voulais quoi ?"

"Du fenugrec. Du paprika fumé. J'ai trouvé les deux."

Il fit une pause à la porte. "Je voudrais te revoir."

"Je voudrais te revoir aussi."

"Donne-moi ton numéro."

Elle le lui donna. Il le mémorisa sans le noter, ce qu'elle remarqua.

"Tu notes pas ?"

"Non."

"T'as une bonne mémoire."

"J'oublie les choses que je veux oublier. Le reste reste."

Il partait. Elle resta dans l'entrée après avoir fermé la porte et elle sourit seule dans son couloir.

C'était la première fois depuis longtemps qu'elle souriait seule dans un espace vide et que ce n'était pas un sourire amer ou résigné.

C'était un sourire qui attendait quelque chose.

\* \* \*

## Chapitre 15 — Débriefing général

Il y avait un principe dans le groupe de Farah : les nouvelles importantes se partageaient en personne quand c'était possible, et par écrit quand c'était urgent.

Farah envoya un message dans le groupe à midi le samedi : "J'ai quelque chose à raconter."

En trois minutes, Maeve avait répondu "quoi" avec trois points d'interrogation. Edwige avait envoyé un emoji qui n'était pas adapté mais qui exprimait l'anticipation. Paprika avait dit "on vient chez toi ?" et Mira avait dit "oui."

Elles furent toutes là à quinze heures.

Farah raconta.

Pas tout — il y avait des parties qu'elle garderait encore un peu pour elle. Mais le rêve, le marché, la terrasse, la promenade, la nuit passée à parler par terre dans le salon. Elle raconta en ordre, avec des détails, parce que ses amies méritaient des détails et parce qu'elle avait besoin de le dire à voix haute pour vérifier que c'était réel.

Maeve écouta en silence avec son expression de quelqu'un qui trie les informations.

Edwige ouvrit la bouche trois fois avant de dire quoi que ce soit.

Paprika avait les yeux brillants avant même la fin.

Mira hocha la tête lentement.

"Donc," dit Edwige quand Farah eut fini, "vous avez rêvé l'un de l'autre pendant un mois, et là tu le rencontres au marché."

"Oui."

"Et il a compris que c'était toi."

"Oui."

"Et toi tu as compris que c'était lui."

"Oui."

Edwige regarda les autres. "C'est le truc le plus dingue que j'aie entendu depuis..." Elle compta sur ses doigts. "Depuis toujours."

"Il est comment ?" dit Paprika.

"Calme. Attentif. Il écoute vraiment. Il cuisine."

"Il cuisine !"

"Des oeufs ce matin. C'était bien."

Maeve dit : "Il a dormi là."

"Par terre, oui. Dans le salon."

"C'est tout ?"

"C'est tout. On a juste parlé. Beaucoup parlé."

Maeve réfléchit. "Et tu le revois quand ?"

"On a échangé les numéros. On verra."

"Tu vas le revoir rapidement ?"

"J'espère."

Mira dit quelque chose que personne n'attendait : "T'as peur ?"

Farah la regarda. "Non. Et c'est ça qui est bizarre."

"Non," dit Mira. "C'est ça qui est bien."

\* \* \*

Pendant ce temps, dans un appartement de Cocody, une version légèrement différente de ce débriefing avait lieu.

Akim avait appelé Nolan à treize heures pour confirmer le repas du dimanche. Nolan avait dit qu'il viendrait et Akim avait entendu quelque chose dans sa voix.

"Qu'est-ce qui se passe ?"

"Rien."

"Rien avec un ton."

"Je l'ai rencontrée."

Long silence. "La fille du rêve ?"

"Oui."

"Au marché ?"

"Au marché."

Akim raccrocha et rappela immédiatement en conférence avec Angel, Jeff et Otis.

"Nolan a rencontré la fille du rêve," dit Akim.

Trois réactions différentes : Angel dit "QUOI ?" Jeff dit "raconte" et Otis dit "au marché ?"

Nolan raconta, plus court que Farah, avec moins de détails, mais les grandes lignes. La reconnaissance au marché. La terrasse. La promenade. La nuit chez elle à parler.

"T'as dormi chez elle ?" dit Angel.

"Dans le salon, oui."

"Sans rien faire ?"

"On a parlé."

Silence de groupe pendant lequel chacun traitait cette information à sa façon.

"Elle est comment ?" dit Angel.

"Bien."

"Bien comment ?"

"Bien dans le sens qui compte."

"Physiquement ?"

"Angel."

"Je pose juste la question que tout le monde se pose."

Jeff dit : "Elle a l'air bien ?"

C'était différent comme question. Nolan comprit la distinction. "Oui. Elle a l'air de quelqu'un de réel. De quelqu'un qui est là."

"C'est bien ça," dit Jeff.

"Elle a des amies ?" dit Otis.

Il y eut un moment.

"Oui," dit Nolan.

\* \* \*

## Chapitre 16 — Les premiers messages

Le premier message de Nolan arriva le dimanche à dix-huit heures vingt.

Juste son prénom avec un point d'interrogation. La façon la plus minimale possible de dire : je suis là, comment tu vas.

Farah regarda l'écran. Sourit.

Répondit : "Je suis là. Toi ?"

"Je rentre d'un repas avec les amis. Ils ont réagi comme prévu."

"À savoir ?"

"Angel a demandé des détails physiques. Akim a voulu savoir si j'avais son numéro. Jeff a juste dit 'bien'. Otis a demandé si tu avais des amies."

Farah rit seule dans son appartement. "De mon côté : Edwige a dit que c'était le truc le plus dingue qu'elle avait entendu depuis toujours. Maeve a posé des questions précises. Paprika a failli pleurer. Mira a dit quelque chose de juste."

"Quelque chose de juste comment ?"

"Elle a demandé si j'avais peur. Quand j'ai dit non, elle a dit que c'était ça qui était bien."

"Elle a raison."

Un temps.

"Tu as travaillé aujourd'hui ?" dit-il.

"Quelques heures. Toi ?"

"L'audit de sécurité. J'avais pris du retard."

"À cause du marché ?"

"À cause du marché."

Farah s'installa plus confortablement dans son canapé. Il y avait quelque chose dans cette conversation — la façon dont elle allait, sans effort, sans remplissage — qui lui semblait juste.

"Tu écrivais ce soir ?" dit-il.

"J'essayais. Je me concentre mal depuis samedi."

"Désolé."

"Non tu l'es pas."

Une pause. Puis : "Non."

Elle sourit encore. "Raconte-moi ton dimanche. Depuis le début."

Et il raconta. Pas de façon démonstrative — juste les faits, dans l'ordre, avec les petits détails qui rendaient les choses réelles. Le repas chez Akim. Otis qui avait apporté des mangues sans qu'on lui demande. Angel qui avait décrit sa semaine sportive avec l'enthousiasme de quelqu'un qui documentait un exploit historique. Jeff qui avait dit peu de choses mais des bonnes.

Elle écouta. Posa des questions. Rit à certains endroits. Il rit aussi — pas le rire de quelqu'un qui se met en valeur, juste quelqu'un qui racontait sa journée à quelqu'un à qui il avait envie de la raconter.

À vingt-deux heures, elle dit : "Je devrais dormir."

"Moi aussi."

"On se parle demain ?"

"Oui."

"Bonne nuit Nolan."

"Bonne nuit Farah."

\* \* \*

La semaine passa de cette façon.

Des messages le matin — courts, souvent des observations sur la journée qui commençait. Des messages le soir — plus longs, plus personnels. Nolan n'avait pas de style épistolaire élaboré : il écrivait comme il parlait, concis et précis. Farah avait plus de fluidité dans ses textes, un humour qui glissait dans les phrases sans forcer.

Le mercredi soir, il appela.

Il ne prévint pas — just un appel. Elle décrocha à la deuxième sonnerie.

"Je voulais entendre ta voix," dit-il.

Ce n'était pas une déclaration romantique. C'était une raison pratique, dite clairement. Elle apprécia ça.

"Tu pouvais juste appeler," dit-elle.

"C'est ce que je viens de faire."

Ils parlèrent jusqu'à trois heures du matin.

Ce n'était pas prévu. La conversation avait des tournants naturels qui ne finissaient pas — un sujet en amenait un autre, une histoire appelait une question, une question ouvrait quelque chose. Farah éteignit sa lampe à un moment et continua à parler dans le noir, allongée. Elle ne savait pas ce qu'il faisait de son côté.

"Tu es encore là ?" dit-elle à deux heures passées.

"Je suis là."

"Tu dors pas ?"

"Pas envie."

"Moi non plus."

Ce n'était pas de l'insomnie. C'était de l'envie de continuer.

À trois heures cinq, elle dit : "Il faut qu'on s'arrête."

"Oui."

"Je travaille à neuf heures."

"Moi à neuf heures et demie."

"C'est mieux pour toi."

"Légèrement."

Silence. Puis : "Bonne nuit Farah."

"Bonne nuit."

Elle raccrocha et resta allongée dans le noir à regarder le plafond.

Quelque chose avait commencé. Elle ne savait pas encore comment ça s'appelait. Mais ça avait commencé.

\* \* \*

## Chapitre 17 — Le deuxième rendez-vous

"Tu viens dîner mardi soir ?"

Nolan envoya ce message le vendredi matin entre deux réunions et il le regarda après l'avoir envoyé avec le sentiment mélangé de quelqu'un qui avait dit une chose simple qui était aussi quelque chose de plus.

Elle répondit en deux minutes : "Chez toi ?"

"Chez moi."

"Tu cuisines ?"

"Oui."

"Je viens à quelle heure ?"

"Dix-neuf heures trente si ça te va."

"Ça me va."

Le mardi soir, il cuisina. Ce n'était pas quelque chose qu'il faisait pour des gens habituellement — enfin, Otis mangeait régulièrement ce qu'il cuisinait mais Otis ne comptait pas comme un invité au sens propre. Nolan cuisina avec la même méthode qu'il appliquait à son travail : préparation en amont, rien laissé au hasard, résultat qui devait parler pour lui sans qu'il ait besoin de le commenter.

Du poulet à la sauce graine avec de l'attiéké. Pas de la restauration — de la vraie cuisine, le genre qui demande du temps et du soin.

Farah arriva à dix-neuf heures vingt-cinq. Elle sonna, il ouvrit, et elle entra dans l'appartement en regardant partout avec une curiosité directe qu'elle n'essaya pas de cacher.

"C'est comme je l'imaginai," dit-elle.

"Comment tu l'imaginai ?"

"Propre. Sobre. Chaque chose à sa place."

"C'est bien ou c'est pas bien ?"

"C'est toi." Elle s'arrêta devant le bureau avec les trois écrans. "C'est là que tu travailles."

"Oui."

"Les trois écrans c'est pour quoi ?"

"Le premier pour le graphisme. Le deuxième pour la sécurité — il a des outils spécifiques que je peux pas mélanger avec le reste. Le troisième pour la communication et les références."

"Et le livre sur la table de nuit ?"

Il se retourna. Elle était allée dans le couloir et regardait par la porte entrouverte de la chambre. "Tu lis dans les chambres des gens ?"

"Je lis les livres sur les tables de nuit des gens. Ça dit des choses."

"Et le mien dit quoi ?"

Elle regarda le titre. "Que tu lis des choses compliquées et que tu prends ton temps pour les finir."

"Il avance lentement."

"Parce qu'il est difficile ?"

"Parce que certaines phrases demandent à être relues."

Elle hocha la tête et revint dans le salon. L'odeur de la cuisine avait rempli tout l'appartement.

"Ça sent bien," dit-elle.

"C'est la sauce graine."

"Tu fais la vraie ?"

"Y a pas de fausse sauce graine."

"Il y en a des versions."

"Pas chez moi."

Elle rit. S'assit sur le bras du canapé — naturellement, comme si elle avait trouvé la bonne place d'instinct. Nolan retourna à la cuisine et elle le suivit, s'installa sur le plan de travail comme elle avait l'habitude de faire et regarda.

"Tu veux de l'aide ?"

"Non."

"Je suis juste là alors."

"C'est bien."

La conversation reprit là où elle s'était arrêtée au téléphone la semaine d'avant. Ils avaient cette façon de ne pas perdre le fil — comme si chaque conversation était une continuation de la précédente, sans solde à solder, sans présentation à refaire.

À vingt heures quarante, la sonnette retentit.

Nolan ferma les yeux une demi-seconde. Il reconnut la façon de sonner.

"Attends," dit-il.

Il alla ouvrir. Otis était là avec son sac habituel et l'air de quelqu'un qui ne s'attendait pas nécessairement à trouver des gens.

"T'as quelqu'un ?" dit Otis.

"J'ai quelqu'un, oui."

Otis regarda par-dessus son épaule vers la cuisine. Farah était dans l'encadrement de la porte, curieuse.

"Tu tombes mal," dit Nolan.

"Je savais pas—"

"Je t'avais pas dit mais tu pouvais deviner."

Otis hésita. "Je voulais juste le plantain de la semaine dernière."

"T'as mangé mon plantain."

"J'avais faim."

"Otis."

"Ouais."

Farah dit depuis la cuisine : "Tu peux entrer si tu veux. Il y a assez de sauce graine pour trois."

Nolan se retourna. Elle haussa les épaules avec un sourire — ce n'était pas de la générosité forcée, juste un geste naturel de quelqu'un qui avait l'habitude des gens qui débarquent.

Otis regarda Nolan. Nolan regarda Otis.

"Tu restes vingt minutes et tu repars," dit Nolan.

"D'accord."

Otis resta une heure et demie. Farah parla avec lui avec la même facilité qu'elle avait pour tout le monde — elle posa des questions, l'écouta, rit à ses histoires. Otis était visible que quelque chose lui plaisait chez elle, qu'il n'aurait pas su nommer mais qui se voyait dans la façon dont il se détendit progressivement.

Quand il repartit, il dit à Nolan en sortant, voix basse : "Elle est bien."

"Je sais."

"Non je veux dire elle est vraiment bien."

"Je sais, Otis."

Il referma la porte.

Farah était dans la cuisine, rinçant les assiettes. Il vint se mettre à côté d'elle et prit le torchon.

"Désolé pour lui."

"T'as pas à l'être. J'aimais bien."

"Il vit quasiment ici."

"Je sais. Tu m'en as parlé au téléphone."

"Je pensais pas qu'il viendrait ce soir."

Elle lui passa une assiette. "C'est pour ça que ton appartement est grand. Pour que les gens puissent déborder."

Il ne dit rien. Mais quelque chose dans ce qu'elle venait de dire lui semblait juste d'une façon qu'il n'avait pas encore formulée lui-même.

\* \* \*

## Chapitre 18 — Maeve et Nolan

Ce n'était pas planifié.

Farah avait invité Nolan à un déjeuner de groupe le samedi suivant — pas une présentation officielle, juste un déjeuner dans un restaurant que tout le groupe fréquentait régulièrement, et Nolan pourrait croiser certains de ses amis à lui aussi qui passeraient.

Maeve était là. Et Maeve observait.

Nolan arriva avec Farah, légèrement en retard parce que Farah était toujours légèrement en retard le samedi matin et qu'il avait attendu sans commentaire. Ils s'assirent. Les présentations se firent — Maeve, Edwige, Paprika qui était venue avec un copain dont tout le monde oublia le prénom immédiatement, Mira.

Edwige fut immédiatement loquace. Paprika fut immédiatement souriante. Mira fut elle-même — présente et attentive.

Maeve dit bonjour et continua à manger.

Nolan le nota. Il ne fit pas d'effort supplémentaire pour obtenir autre chose. Il parla avec ceux qui lui parlaient, écouta les conversations, fit quelques remarques quand l'occasion se présentait. Il ne chercha pas à se vendre.

À un moment, Maeve dit quelque chose sur un problème qu'elle avait eu avec un logiciel de comptabilité au salon. Elle dit ça dans la conversation générale, pas à lui en particulier.

Nolan dit : "Quel logiciel ?"

Elle le regarda. "Pourquoi ?"

"Je travaille dans la sécurité informatique. Certains problèmes de comptabilité logicielle ont des solutions simples."

"C'est pas un problème de sécurité. C'est un problème de synchronisation."

"Ça se ressemble souvent. Quel logiciel ?"

Elle lui dit le nom. Il réfléchit une seconde. "C'est un problème de cache. Vide le cache de l'application, relance, ça devrait se corriger. Si ça ne se corrige pas il y a une mise à jour que tu as probablement pas faite et qui règle ça."

Maeve dit rien pendant un moment. Puis : "C'est tout ?"

"C'est tout."

"Tu pourrais vérifier si ça marche ?"

"Envoie-moi le nom exact de la version que tu utilises. Je te dis quoi faire."

Elle l'envoya par message pendant le déjeuner. Il répondit en trois minutes avec les instructions. Elle les suivit depuis son téléphone, les yeux baissés sur l'écran, sans annoncer ce qu'elle faisait.

À la fin du déjeuner, elle lui dit : "Ça marche."

"Tant mieux."

"Merci."

"De rien."

Il n'en fit pas plus. Pas de "je te l'avais dit", pas de sourire satisfait. Juste un acquiescement et il se retourna vers la conversation générale.

Maeve le regarda une seconde de plus.

Ce soir-là, elle appela Farah.

"Il est différent," dit-elle.

"Dans quel sens ?"

"Il t'a regardée tout le repas. Pas de façon oppressante — juste de façon... il était là pour toi. Mais sans faire de bruit autour."

Farah était dans son lit avec son carnet. "Je sais."

"Il a réglé mon problème de logiciel sans me demander merci avant de le faire."

"C'est lui."

Silence. Puis Maeve dit quelque chose qu'elle disait rarement : "Je crois que c'est bien."

"Je sais que c'est bien."

"C'est pas pareil ce que je dis."

"Je sais."

\* \* \*

## Chapitre 19 — Ce qui leur manquait

Ils se retrouvèrent un soir de semaine chez Farah.

C'était la troisième fois qu'ils se voyaient depuis le marché. Les rencontres avaient leur propre rythme — pas urgentes, pas lentes. Juste présentes.

Ce soir-là, la conversation prit un tournant différent.

Ils parlaient de leur travail respectif — elle d'un manuscrit qu'elle était en train d'éditer, lui d'un audit qu'il venait de terminer — et puis la conversation glissa, naturellement, vers quelque chose d'autre.

"Le vide," dit-il.

Elle leva les yeux.

"Tu en parles dans ce que tu écris ?" dit-il. "Pas ton travail d'édition. Ton roman à toi."

"Oui."

"Comment tu le décris ?"

Elle réfléchit. "Comme un siège vide dans une salle pleine. Quelque chose d'absent qui se fait sentir précisément parce qu'il est absent."

Il hocha la tête lentement. "J'aurais dit quelque chose comme l'autre côté du lit. Vide depuis toujours, pas parce que je l'ai perdu mais parce que je l'ai jamais eu."

"C'est plus concret que mon image."

"C'est parce que je suis concret."

"Et le mien est abstrait parce que je suis écrivaine."

"Les deux sont vrais."

Ils étaient assis par terre encore une fois. C'était devenu une habitude — pas une décision, juste la façon dont les soirées se disposaient quand ils étaient ensemble. Le canapé était là mais ils finissaient toujours par se retrouver sur le tapis turquoise avec des coussins dans le dos.

"Ça fait longtemps que tu l'avais ?" dit-elle.

"Depuis que je peux mettre des mots dessus. Depuis l'adolescence peut-être. Avant je savais pas ce que c'était."

"Moi pareil. Je pensais que c'était normal. Que tout le monde était comme ça."

"Ça l'est peut-être."

"Jusqu'à ce que ce ne le soit plus."

Un silence. La lumière de son salon était douce — elle avait des lampes d'ambiance et pas de plafonnier, une décision d'appartement qu'il avait immédiatement comprise comme la sienne.

"Depuis qu'on se voit," dit-elle, et elle fit une pause parce que ce qu'elle allait dire demandait d'être dit avec soin. "Le vide est moins là."

Il ne dit rien tout de suite.

"Pas complètement parti," dit-elle. "Mais il prend moins de place. Comme si quelque chose remplissait l'espace autour de lui."

Il la regarda. "Pareil pour moi."

"C'est bizarre de dire ça."

"Pourquoi bizarre ?"

"Parce que ça fait deux semaines."

"Le rêve durait depuis un mois. Tu m'as déjà rencontré avant de m'avoir rencontré."

Elle réfléchit. "C'est une façon de voir."

"C'est la vraie façon."

Elle prit son thé. Le but lentement. "Nolan."

"Ouais."

"T'as peur de quelque chose ?"

"Dans quel sens ?"

"Dans le sens général. Dans le sens de nous."

Il prit le temps d'y penser honnêtement. "Non. Et je sais pas si c'est parce que je suis fait comme ça ou parce que c'est toi."

"Je pense que c'est les deux."

"Toi t'as peur ?"

"Un peu. Pas de toi. Plutôt... de ce que je pourrais faire si j'avais peur. La peur fait des choses."

"Je sais." Une pause. "Si tu te retractes, dis-le-moi. Je préfère savoir."

"Tu feras quoi ?"

"J'attendrai."

Elle le regarda. Il y avait dans ce qu'il venait de dire une façon d'être là qui ne forçait rien. J'attendrai — pas "je partirai" pas "je m'imposerai." Juste une présence disponible.

"C'est une bonne réponse," dit-elle.

"C'est la vraie réponse."

Il dit ça avec la même phrase qu'à la terrasse. Elle s'en souvint.

\* \* \*

## Chapitre 20 — Otis et Mira (acte I)

Otis n'avait pas prévu de tomber amoureux ce soir-là.

Il n'avait pas prévu grand chose ce soir-là en général — Nolan lui avait dit qu'il allait à une sortie avec Farah et quelques-uns de leurs amis respectifs, et Nolan lui avait dit en passant que s'il voulait venir c'était possible. Otis était venu parce que la formulation "si tu veux" lui avait semblé ouverte et parce qu'il avait rien de mieux à faire un vendredi soir.

Le restaurant était une terrasse en plein air à Marcory. Tables en bois, lumières suspendues, musique qui ne couvrait pas les conversations. Le genre d'endroit où on peut encore s'entendre parler.

Il y avait Nolan et Farah, Angel qui avait insisté pour venir "juste voir" les amies de Farah, Jeff qui était venu parce que Jeff venait toujours, et du côté de Farah : Maeve, Edwige, Paprika et Mira.

Otis n'avait pas remarqué Mira tout de suite. Il était arrivé avec Angel qui avait immédiatement commencé à faire un inventaire mental de la table avec une discrétion nulle, et Otis avait regardé ailleurs.

Puis il avait regardé.

Mira était en train d'écouter quelque chose que disait Paprika. Elle écoutait avec une attention calme, le menton légèrement appuyé sur une main. Elle avait une façon d'être dans l'espace — tranquille, précise — qui ne cherchait rien. Elle ne regardait pas autour de la table pour voir qui la regardait. Elle était là, présente dans la conversation, et c'était tout.

Otis réalisa qu'il la regardait depuis trop longtemps.

Il détourna les yeux.

Regarda son verre. Regarda Angel qui était en train de parler à Edwige avec l'enthousiasme d'un homme qui venait de trouver quelqu'un qui aimait autant que lui parler. Regarda Jeff qui parlait à Paprika doucement.

Regarda Mira encore.

Elle avait levé les yeux. Et elle l'avait regardé.

Pas longtemps. Juste le temps de croiser. Puis elle était retournée à Paprika.

Otis prit son verre et le but d'un seul mouvement.

Nolan, à côté de lui, dit sans élever la voix : "Ça va ?"

"Impeccable."

"Tu regardes Mira depuis dix minutes."

"Non."

"Si."

"Cinq minutes."

"C'est quand même beaucoup."

Otis posa son verre. "C'est elle ou c'est moi ?"

"C'est les deux. Mais là c'est surtout toi."

"Aidez-moi."

"Je fais quoi ?"

"Je sais pas. Dis quelque chose."

"Dire quelque chose comment ?"

"Introduis-nous. Naturellement."

Nolan le regarda. "Tu me demandes d'être naturel pour toi ?"

"S'il te plaît."

Ce qui se passa ensuite fut que Nolan dit simplement, dans la conversation générale, "Mira, t'as pas rencontré Otis encore ?" et Mira avait tourné la tête vers Otis et dit bonjour avec un sourire calme et Otis dit bonjour et dit immédiatement après : "T'es infirmière ?"

Silence de deux secondes.

"Non," dit Mira.

"Comptable ?"

"Non."

"Architecte ?"

"Non." Toujours calme. "Pourquoi tu devines ?"

"Je sais pas. T'as l'air... professionnel."

Edwige étouffa quelque chose. Farah baissa les yeux sur son assiette.

Mira dit, avec la même tranquillité : "Je suis consultante en stratégie."

"C'est bien."

"Merci."

"Tu habites Abidjan depuis longtemps ?"

"Depuis toujours."

"Moi aussi."

Silence.

"C'est tout ce que t'avais ?" dit Mira.

Otis ouvrit la bouche. La referma. "Je prépare la suite."

Quelque chose dans les yeux de Mira changea — pas de l'attendrissement, pas du mépris. Plutôt de la curiosité.

"Prends ton temps," dit-elle.

Et elle retourna à Paprika.

Otis regarda Nolan. Nolan regarda son assiette.

"Je me suis planté," dit Otis.

"Légèrement."

"Elle est partie."

"Elle a juste changé de sujet."

"C'est la même chose."

Nolan mangea une bouchée. "Elle t'a dit de prendre ton temps. C'est pas une fermeture."

"Tu crois ?"

"Je suis pas certain. Mais c'est possible."

Otis regarda Mira de l'autre côté de la table. Elle riait maintenant de quelque chose que disait Paprika. Son rire était discret, intérieur.

"Elle est vraiment bien," dit Otis.

"Je sais."

"Elle est trop bien pour moi."

"C'est l'idée que tu te fais de toi qui dit ça. Pas les faits."

Otis réfléchit. "T'as peut-être raison."

"Jeff aurait dit la même chose mieux."

"Jeff dit toujours tout mieux."

"Oui."

Le repas continua. Otis n'essaya pas de reparler à Mira. Il mangea son plat, écouta les conversations, rit aux bons moments. Mais une fois, vers la fin du repas, il leva les yeux et Mira le regardait.

Elle détourna les yeux. Mais pas immédiatement.

## Chapitre 21 — Les tensions intérieures

Ça commença un mardi.

Farah ne sut pas expliquer d'où ça venait. Elle ne savait jamais d'où ça venait — c'était une des choses qu'elle avait appris sur elle-même au fil des années, que la peur n'annonçait pas son arrivée et ne se laissait pas négocier.

Elle se réveilla ce mardi matin avec un poids.

Pas de Nolan — de ce que Nolan représentait. La taille de ce qui commençait. Elle avait passé trente nuits à rêver de lui, deux semaines à le voir, des heures à lui parler, et tout ça avait un sens. Et c'est précisément parce que ça avait un sens que la peur arrivait.

Les choses sans importance ne faisaient pas peur. Les choses qui comptaient, si.

Elle répondit à son message du matin avec moins de chaleur que d'habitude. Un mot de trop court, quelque chose de légèrement fermé dans la formulation. Elle ne le fit pas exprès. Mais elle le fit.

Le soir, elle dit qu'elle était fatiguée quand il proposa de se voir. C'était vrai. Mais c'était aussi une façon de reculer.

Le lendemain, pareil.

Edna remarqua quelque chose au bureau.

"T'es rentrée dans ta coquille," dit-elle en posant un café sur le bureau de Farah.

"Je travaille."

"Tu travailles et tu es loin en même temps."

Farah continua à lire le manuscrit. "Je suis là."

"Ton corps est là."

Silence.

Edna s'assit sur le bureau. Sa façon habituelle. "C'est lui ?"

"C'est pas lui. C'est moi."

"C'est toujours soi."

"C'est pas une critique. C'est juste qu'il se passe quelque chose de grand et que mon réflexe face aux choses grandes c'est de reculer."

Edna dit rien pendant un moment. Elle buvait son café avec une expression de quelqu'un qui rassemble les mots dans le bon ordre.

"Farah," dit-elle finalement.

"Quoi."

"Le problème c'est pas lui. C'est toi."

Farah leva les yeux.

"Non je veux pas dire que t'as tort d'avoir peur. La peur c'est de l'information, pas de la faiblesse. Ce que je veux dire c'est que si tu recules maintenant sans lui dire pourquoi, tu vas pas te protéger. Tu vas juste perdre quelque chose de bien en le défendant de rien."

Farah regarda le mur devant elle. "Il va comprendre ?"

"Comment tu sais pas. Mais si tu dis rien, il comprend ce que le silence dit, qui est en général la pire interprétation."

"Et si je lui dis et qu'il comprend pas ?"

"Alors t'auras ta réponse sur qui il est."

Farah prit son café. Le but. "T'as toujours raison de façon agaçante."

"C'est mon talent. Comme le riz gras d'Akim."

Farah rit malgré elle.

Ce soir-là, elle envoya un message à Nolan. Un vrai — pas court, pas une esquivé. Elle dit qu'elle avait eu peur cette semaine. Qu'elle avait pris de la distance sans le vouloir vraiment. Que ça n'avait rien à voir avec lui mais avec elle et la façon dont elle réagissait aux choses qui comptaient.

Il répondit vingt minutes plus tard.

Juste : "Je sais. Prends le temps qu'il te faut."

Rien d'autre.

Elle regarda ce message longtemps.

\* \* \*

## Chapitre 22 — Nolan ne dit rien, mais il sait

Il l'avait vu venir.

Pas dans le sens de l'avoir prédit — dans le sens de l'avoir senti dans le registre légèrement différent de ses messages, dans la façon dont ses réponses avaient rétréci d'une syllabe. Nolan était attentif aux détails. C'était une qualité professionnelle qui débordait parfois dans le personnel.

Il n'en dit rien. Ce n'était pas de la passivité — il avait appris que le silence avait des qualités différentes selon l'intention qu'on y mettait. Le silence qui attend sans menacer n'est pas le même que le silence qui punit. Il voulait le premier.

Il lui envoya un message simple un matin — pas une question qui demandait une réponse émotionnelle, juste une présence. Une information sur sa journée. Un truc banal.

Elle répondit plus chaleureusement que les jours précédents.

Il attendit.

Le dimanche de ce week-end, son père appela.

Jacob Kouassi n'appelait pas souvent. Ce n'était pas de l'indifférence — c'était simplement leur façon de fonctionner. Ils se voyaient aux repas familiaux, Nolan appelait quand il avait quelque chose de précis à dire, Jacob appelait quand il sentait que c'était le moment. Les deux savaient que l'autre était là sans en avoir besoin de confirmation permanente.

"Tu vas bien ?" dit Jacob.

"Bien."

"Ta mère dit que tu l'appelles moins."

"Je suis un peu occupé en ce moment."

Silence. Jacob avait la même qualité de silence que Nolan — quelque chose qui ne pressait pas. "Quelque chose de nouveau ?"

"Quelqu'un."

"Ah."

Nolan sourit. Dans le ah de son père il y avait tout — compréhension, acceptation, curiosité retenue.

"Elle s'appelle Farah. On s'est rencontrés il y a trois semaines."

"C'est récent."

"Oui."

"Mais ça compte."

Ce n'était pas une question. Nolan dit : "Oui."

"Elle va bien ?"

"Elle traverse quelque chose. Pas grave. Juste de la peur."

"Et toi ?"

"Moi j'attends."

Jacob fut silencieux un moment. Puis il dit quelque chose de court, avec la concision de quelqu'un qui avait réfléchi longtemps avant de parler : "L'attente qui ne demande rien, c'est la forme la plus honnête de tenir à quelqu'un."

Nolan dit rien. Laissa ça s'installer.

"Ta mère va t'appeler si tu rappelles pas cette semaine," dit Jacob.

"Je l'appelle demain."

"Bien."

Il raccrocha. Et Nolan resta avec cette phrase-là dans la tête — l'attente qui ne demande rien.

Il envoya un dernier message à Farah ce soir-là. Simple : "Bonne nuit."

Elle répondit : "Toi aussi."

Et deux heures plus tard, le message qu'elle envoya dit tout ce qu'il avait attendu sans demander.

\* \* \*

## Chapitre 23 — Paprika et Jeff

Ce n'était pas une soirée romantique.

C'était une sortie de groupe un jeudi soir — une de ces soirées qui se font naturellement quand plusieurs personnes se retrouvent dans un endroit par hasard ou par organisation floue. Jeff était venu avec Angel qui voulait voir Edwige pour des raisons qu'Edwige et Angel gardaient à eux seuls. Paprika était venue parce que Maeve l'avait appelée.

Ils se retrouvèrent dans un bar de Cocody avec de la musique à volume raisonnable et une table assez grande pour qu'on puisse se parler sans crier.

Jeff se retrouva à côté de Paprika.

Ce n'était pas la première fois qu'ils se croisaient. Ils se connaissaient depuis les premières sorties de groupe, ils s'étaient dit bonjour, ils avaient partagé des tables. Mais ce soir quelque chose était différent — peut-être la disposition de la table, peut-être le fait que les autres étaient absorbés dans d'autres conversations.

"Tu bois quoi ?" dit Jeff.

"Jus de gingembre."

"T'aimes pas l'alcool ?"

"J'aime bien. Ce soir j'ai juste envie de gingembre."

"D'accord."

Il commanda pour elle sans commentaire. Elle le remercia. Ils burent en silence un moment.

Jeff dit : "Ça va bien ?"

Et Paprika dit quelque chose d'étrange : "Ça dépend de ce qu'on appelle bien."

Jeff la regarda. La plupart des gens auraient dit "ouais" ou "comme ci comme ça." Paprika avait répondu honnêtement.

"Ça dépend de quoi ?" dit-il.

"Des jours. Certains jours je suis contente d'être là. D'autres j'ai l'impression de passer à côté de quelque chose sans savoir quoi."

"T'as le vide."

Elle le regarda. "C'est quoi le vide ?"

"C'est le nom que Nolan lui donne. Un sentiment d'absence. Quelque chose qui manque sans qu'on puisse le nommer."

"Tu le ressens aussi ?"

"Différemment. Moi c'est plus un fond de bruit. Quelque chose qui cherche où se poser."

Paprika hocha la tête lentement. Elle était de celles qui prenaient les choses au sérieux — pas d'une façon dramatique, plutôt d'une façon fondamentale. Quand elle entendait quelque chose qui résonnait, elle l'écoutait vraiment.

"T'as lu quelque chose récemment ?" dit-elle.

"Un livre sur les mathématiques de la confiance."

"C'est quoi ça ?"

"La façon dont les systèmes décident de se faire confiance. Dans les algorithmes. Mais l'auteur fait des ponts avec les relations humaines."

"C'est bien ?"

"C'est étrange. Mais juste."

Paprika sourit. "T'es bizarre."

"C'est ce qu'on dit."

"Dans le bon sens."

Jeff la regarda. Il avait une façon de regarder les gens — directe sans être intimidante — qui venait du fait qu'il regardait vraiment. Pas les yeux pour la forme. Pour voir.

"Tu protèges les gens," dit-il.

Elle fronça les sourcils. "Quoi ?"

"T'as une façon d'être attentive à tout le monde autour de toi. Tu t'assures que tout le monde va bien. C'est une façon de protéger."

"C'est... naturel."

"Oui. Mais qui te protège toi ?"

Elle ne dit rien pendant quelques secondes. Quelque chose dans ses yeux changea légèrement.

"Les gens essaient," dit-elle finalement.

"Mais tu les laisses pas souvent aller jusqu'au bout."

"Comment tu sais ça ?"

"Je regarde."

Paprika prit son jus de gingembre. Le but. Posa le verre. "T'es comme ça avec tout le monde ?"

"Avec les gens qui méritent attention."

La musique changea de tempo. Angel riait fort à l'autre bout de la table. Maeve disait quelque chose à voix basse à Edwige.

"Jeff," dit Paprika.

"Ouais."

"Tu m'as regardée souvent ce soir."

Ce n'était pas une accusation. C'était une observation directe, posée là comme un fait.

"Oui," dit-il.

"Pourquoi ?"

"Parce que tu mérites attention."

Elle hocha la tête. Doucement. Comme quelqu'un qui avait entendu beaucoup de choses dans sa vie et qui, pour une fois, entendait quelque chose qui n'avait pas d'arrière-goût.

Ils parlèrent jusqu'à ce que le reste de la table commence à se disperser.

En partant, Jeff lui dit : "On peut se voir en dehors des sorties de groupe ?"

Elle dit : "Oui."

Ça ne dépassa pas ça ce soir-là. Mais ça n'avait pas besoin.

\* \* \*

## Chapitre 24 — La nuit où ça bascule

Ils ne s'étaient pas vus depuis dix jours quand Farah dit qu'elle voulait le voir.

Il dit qu'il passait le soir même.

Elle attendit en préparant rien de particulier — pas de plat spécial, pas de mise en scène. Elle nettoya son salon de façon distante, rearrangea les coussins du canapé pour la troisième fois, et finit par s'asseoir avec un livre qu'elle n'allait pas lire.

Il sonna à vingt heures.

Elle ouvrit. Il était là avec son calme habituel, son regard qui regardait vraiment.

"Bonsoir," dit-il.

"Bonsoir."

Il entra. Enleva ses chaussures à l'entrée — c'était la première fois qu'elle remarquait ce détail, ce geste naturel d'enlever les chaussures sans qu'on lui demande.

Ils s'assirent. Pas par terre cette fois — sur le canapé. Face à face, légèrement.

"Je veux t'expliquer," dit Farah.

"T'as pas besoin."

"Je veux quand même."

Il hocha la tête.

Elle parla. Elle dit la peur — pas la peur de lui, mais la peur de ce que c'était, de la taille de ce que c'était. Elle dit qu'elle avait tendance à fuir les choses qui comptaient parce que les choses qui comptaient étaient les seules qui pouvaient vraiment faire mal. Elle dit que dix jours plus tôt elle avait eu l'impression de regarder quelque chose de grand en face et que son premier réflexe avait été de regarder ailleurs.

Il écouta tout.

Quand elle eut fini, il dit : "Tu m'as dit dans ton message que t'avais eu peur. J'ai lu ça et j'ai su que tu revenais."

"Comment ?"

"Parce que quelqu'un qui part vraiment envoie pas de message pour expliquer. Il part et c'est tout."

Elle le regarda.

"Le message c'était une façon de rester tout en reculant," dit-il. "J'ai attendu que tu sois prête à avancer."

"Tu t'es pas posé de questions pendant ces dix jours ?"

"Oui. Mais les questions avaient des réponses que je pouvais attendre."

Elle dit rien un moment. "Nolan."

"Ouais."

"Ce que tu viens de dire, ça fait peur d'une autre façon."

"Pourquoi ?"

"Parce que les gens qui parlent comme ça... ça arrive pas souvent."

Il dit : "Je sais pas ce que les autres font. Je sais ce qui me semble juste."

Quelque chose se défait en elle — pas une résistance, plutôt une tension qu'elle portait depuis dix jours et dont elle ne savait pas encore à quel point elle était lourde.

"J'ai envie que tu restes ce soir," dit-elle.

Il la regarda. Il y avait dans ses yeux quelque chose de clair.

"Je reste," dit-il.

Ils se rapprochèrent naturellement, comme deux personnes qui avaient pris leur temps et n'avaient plus besoin de l'expliquer. Quand il mit sa main sur son visage, elle ferma les yeux. Quand ses lèvres touchèrent les siennes, ce n'était pas un baiser dramatique — c'était un baiser qui avait le goût de quelque chose qui aurait dû arriver depuis un moment.

Ils restèrent longtemps l'un contre l'autre sur le canapé, sans se précipiter vers quoi que ce soit.

Rien d'autre ce soir-là. Juste ça. Juste le premier vrai baiser et la façon dont après il avait posé sa tête sur son épaule et elle avait laissé faire.

Le vide, ce soir-là, était particulièrement silencieux.

\* \* \*

## Chapitre 25 — Otis et Mira (acte II)

Otis avait un plan.

C'était inhabituel. Otis n'avait pas de plans habituellement. Il avait des trajectoires vagues qui suivaient l'opportunité. Mais pour Mira il avait un plan — un plan modeste, soigneusement pensé, qui consistait à faire quelque chose de simple et de vrai sans essayer d'être quelqu'un qu'il n'était pas.

Il avait appris son bureau via Farah. Farah l'avait dit sans trop y penser, dans une conversation sur les professions de chacun.

Le plan : lui apporter quelque chose.

Pas des fleurs — trop attendu. Pas de la nourriture d'un restaurant — trop générique. Otis réfléchit deux jours entiers à ce qu'il pouvait apporter à quelqu'un qu'il connaissait à peine.

Il finit par acheter deux mangues du marché. Les meilleures qu'il trouva. Les Kent de saison, parfaitement mûres.

Il sonna à son bureau un lundi matin.

La réceptionniste l'envoya au troisième étage. Mira sortit d'une réunion avec des dossiers sous le bras et le regard de quelqu'un qui avait autre chose à faire.

Elle le vit. S'arrêta.

"Otis."

"Mira."

Silence de deux secondes. "Qu'est-ce que tu fais là ?"

Il lui tendit les mangues. "Je passais dans le quartier."

"Tu passais dans le quartier avec deux mangues."

"Je venais les déposer."

Elle regarda les mangues. Regarda Otis. Il y avait dans son expression quelque chose d'indéchiffrable — ni agacé ni ravi, quelque chose entre les deux qui penchait légèrement d'un côté.

"Tu voulais quoi exactement ?" dit-elle.

Otis dit la chose la plus vraie qu'il pouvait dire, et il la dit par accident parce qu'il ne trouvait pas mieux : "Je voulais que tu saches que je pense à toi."

Mira prit les mangues. Les regarda. Les prit.

"T'as cinq minutes ?" dit-elle.

Il avait cinq minutes.

Elle l'emmena à la cafétéria de l'immeuble, un endroit avec des tables en formica et une vue sur un parking. Pas romantique. Mais elle avait pris les mangues et elle lui avait offert cinq minutes et Otis traitait ça comme un don.

"Pourquoi tu penses à moi ?" dit-elle.

"Je sais pas."

"C'est honnête."

"Je te connais pas. Mais j'ai envie de te connaître."

Elle réfléchit. "Tu travailles dans quoi ?"

"Un peu de tout. En ce moment je conduis pour une boîte de livraison."

"Et avant ?"

"J'ai fait plein de choses."

"T'as un projet ?"

"Pas encore défini."

"Ça veut dire non."

"Ça veut dire que je suis encore en train de chercher."

Elle le regarda avec cette façon qu'elle avait d'examiner les choses avant de se prononcer. "T'as pas honte de dire ça ?"

"Non. Pourquoi j'aurais honte ?"

"Beaucoup de gens ont honte de pas avoir de plan défini."

"Je suis pas beaucoup de gens."

Elle hocha la tête lentement. Quelque chose dans son regard changea — pas dramatiquement, juste un léger déplacement.

"Les mangues étaient une bonne idée," dit-elle.

"Pas des fleurs ?"

"Non. Des fleurs j'aurais dit merci et fermé la porte."

"Des mangues c'est quoi ?"

Elle sourit — pas en grand, avec retenue, mais un vrai sourire. "Des mangues c'est quelqu'un qui fait attention."

Ils parlèrent vingt minutes. Elle avait une réunion. Elle se leva.

"Nolan et Farah font quelque chose ce weekend," dit-elle. "Ils nous ont invités."

"Je sais."

"Tu y vas ?"

"Ça dépend si tu y vas."

Elle haussa un sourcil. "T'es direct."

"Je fais ce que je peux."

"Je vais voir," dit-elle. Elle reprit ses dossiers. "Mais probablement oui."

Elle retourna dans son bureau. Otis descendit l'escalier avec les mains dans les poches et le sentiment de quelqu'un qui avait joué juste mais dont la partie était encore longue.

\* \* \*

## Chapitre 26 — Ce que les forums ne disaient pas

"J'ai retrouvé mes notes," dit Farah.

Elle était chez Nolan — la première fois qu'elle venait chez lui depuis la soirée de la terrasse. L'appartement lui semblait différent de la première fois. Plus familier. Elle connaissait maintenant où étaient les tasses, le café, les épices.

"Tes notes sur quoi ?"

"Sur les forums. Sur les témoignages que j'avais lus."

Elle sortit son carnet. L'avait rempli à l'époque — pages entières de résumés, de citations, de comparaisons entre différents témoignages.

Nolan vint s'asseoir à côté d'elle. "Lis."

Elle lui lut des passages. Les témoignages qu'elle avait trouvés — celui de la femme qui avait rêvé pendant six semaines d'un homme dont elle ne voyait que les mains, jusqu'au jour où elle avait reconnu ses mains dans la foule d'un festival. Celui du couple en Espagne qui avait découvert après leur mariage qu'ils avaient tous les deux rêvé l'un de l'autre l'année précédant leur rencontre. Le témoignage en anglais, le plus détaillé, d'une femme qui décrivait la précision progressive du visage — exactement comme Farah et Nolan l'avaient vécu.

"Ce qui est étrange," dit Nolan, "c'est que dans aucun témoignage il y a d'explication."

"Non. Personne sait pourquoi."

"Les théories ?"

"Il y en a beaucoup. La communication quantique entre inconscients. Le destin au sens littéral. Les psychologues parlent de synchronicité — le concept de Jung. Des gens parlent de magie tout simplement."

"Et toi tu crois à quoi ?"

Farah ferma son carnet. Réfléchit. "Je suis romancière. Je crois aux histoires. Et je crois que certaines histoires ont une logique qui dépasse la logique ordinaire."

"C'est une façon élégante de ne pas répondre."

"C'est une façon honnête."

Il hocha la tête. "Moi j'ai aucune théorie satisfaisante. Et j'ai arrêté d'en chercher une."

"Pourquoi ?"

"Parce que le rêve s'est arrêté quand on s'est rencontrés. Donc il a fait son travail. La raison pour laquelle il a fait ce travail — j'ai décidé que ça avait moins d'importance que le fait qu'il l'ait fait."

Farah le regarda. "T'as l'air serein là-dessus."

"Je suis quelqu'un de concret. Je m'occupe de ce qui est là."

"Et moi je suis quelqu'un d'abstrait. Je veux comprendre le mécanisme."

"Et tu l'as compris ?"

"Non."

"Alors on est quittes."

Elle rit. Posa son carnet. "La vieille dame."

Nolan la regarda.

"J'y ai pensé récemment," dit-elle. "T'en as parlé dans tes forums ?"

Il réfléchit. "Non. Personne mentionne une figure extérieure. C'est toujours juste les deux personnes."

"Nous c'est différent."

"Oui."

"À cause de la fête foraine et d'elle."

"Si on y croit."

"T'y crois pas ?"

Nolan hésita. "Je sais pas. Je me souviens de la fête foraine. Je me souviens d'une dame avec un stand. Je me souviens d'avoir tiré des cartes et d'avoir écrit un voeu. Mais je pourrais avoir inventé les détails ou mal mémorisé."

"J'ai le même souvenir précis."

"Ça fait douze ans."

"Je sais. Mais Nolan — j'ai écrit le voeu dans mon carnet, le soir même. À l'époque je notais tout. J'ai ce carnet encore."

Il la regarda. "Tu l'as lu récemment ?"

"Oui. Un soir pendant le mois des rêves." Une pause. "J'avais écrit : 'Aujourd'hui une dame m'a fait tirer des cartes. Elle a dit que ma vie serait pleine mais qu'il manquait quelqu'un. Elle m'a demandé d'écrire un voeu. J'ai écrit : trouver l'amour,

trouver ma moitié. Elle a regardé le papier longtemps. Elle a souri comme si elle savait déjà ce qu'il y avait dessus."

Silence.

"Si tu as ce souvenir et moi le même," dit Nolan, "alors c'est pas de l'invention."

"Non."

"Et si c'est réel, elle existe toujours peut-être."

"La fête foraine revient chaque année en décembre."

Nolan regarda Farah. Farah regarda Nolan.

"On y va ?" dit-elle.

"On y va."

\* \* \*

## Chapitre 27 — Retour à la fête foraine

Décembre.

La fête foraine s'installait chaque année sur le grand terrain vague de Yopougon, deux semaines avant Noël. C'était un événement qui rassemblait les familles, les adolescents, les couples, les gens qui venaient juste pour les odeurs — beignets, brochettes, popcorn sucré. Des lumières colorées sur tout. De la musique qui se superposait d'un stand à l'autre. Une agitation heureuse.

Nolan et Farah arrivèrent le samedi soir.

Ils marchèrent dans la fête foraine sans se presser. Elle avait son bras dans le sien. Ils regardaient les stands — les jeux, les manèges pour enfants, les vendeurs d'objets. La foule les entourait sans les déranger.

"Tu te souviens de l'emplacement ?" dit Farah.

"Dans les allées du fond. Vers le côté gauche si je me souviens bien."

"C'est là que j'étais allée aussi."

"On a peut-être fait la même promenade ce soir-là sans le savoir."

"Probablement."

Ils allèrent vers les allées du fond. L'endroit était moins éclairé, moins fréquenté. Des stands plus modestes. Moins de bruit.

Et puis — là.

Le stand était petit. Une table, une chaise, un tabouret. Une lumière chaude qui venait d'une lampe posée à côté. Des cartes sur la table, disposées avec soin.

Et la vieille dame.

Elle était plus âgée qu'il y a douze ans, naturellement. Ses cheveux étaient entièrement blancs maintenant. Elle portait un tissu bleu nuit. Son visage — Farah l'avait gardé quelque part dans sa mémoire, une image floue — était le même. Les mêmes yeux. Quelque chose dans les yeux qui avait une qualité particulière.

Elle les regarda arriver.

Pas de surprise sur son visage. Pas la surprise de quelqu'un qui reconnaît des gens qu'il n'attendait pas. Plutôt — et c'était cela qui arrêta Farah au bord du stand — la satisfaction discrète de quelqu'un qui voit arriver quelque chose qu'il savait venir.

"Vous voilà," dit-elle.

Sa voix était basse, égale. Pas spectaculaire.

"Vous nous reconnaissez ?" dit Farah.

"Il y a douze ans. Oui." Elle les regarda tous les deux. "Vous étiez séparément. Aujourd'hui vous êtes ensemble."

Nolan dit : "Vous vous souvenez de nous."

"De certaines personnes, oui."

"Pourquoi nous ?"

Elle ne répondit pas immédiatement. Elle regarda les cartes sur sa table comme si elle consultait quelque chose. Puis elle dit : "Asseyez-vous."

Il y avait deux tabourets supplémentaires posés là, comme si elle les attendait.

Ils s'assirent.

"Il y a douze ans," dit-elle, "vous avez écrit le même vœu. Pas un vœu similaire — exactement le même. Les mêmes mots."

"Comment vous savez qu'ils étaient identiques ?" dit Farah.

"Je les ai lus tous les deux."

"On était dans des fêtes foraines différentes."

La vieille dame sourit. "Peut-être."

Un moment. Nolan dit : "C'est vous qui avez causé le rêve ?"

Elle tourna la tête vers lui. "Je n'ai causé rien. J'ai vu. J'ai aidé un vœu à trouver son chemin."

"Comment ça fonctionne ?"

Elle secoua la tête légèrement. Pas le geste de quelqu'un qui refuse de répondre — celui de quelqu'un qui ne dispose pas de la bonne réponse à cette question. "Je ne sais pas comment. Je sais seulement que certains vœux ont une force. Et certaines forces trouvent leur chemin."

"Et les rêves ?" dit Farah.

"Le rêve est la façon dont deux personnes qui ne se connaissent pas encore commencent à se connaître. Il y a une préparation. Quelque chose qui précède la rencontre pour qu'elle ne soit pas un hasard ordinaire."

"C'était déjà arrivé avant nous ?"

"Quelques fois. Rarement."

"Et ça marche toujours ?"

Elle les regarda. "Les vœux sincères trouvent leurs réponses. Ce qui arrive ensuite dépend des gens."

Silence. La fête foraine continuait autour d'eux, mais ici il y avait comme une bulle de calme.

"On est venus pour comprendre," dit Nolan.

"Je sais."

"Et vous nous avez dit ce que vous pouviez."

"Ce que je sais."

"Est-ce que vous savez ce que vous êtes ?"

La question venait de Farah. Directe, posée sans agressivité.

La vieille dame ne répondit pas à ça. Elle ramassa les cartes sur la table, les rassembla avec des gestes lents. "Ce que je suis n'est pas ce qui compte. Ce qui compte c'est que vous êtes là, ensemble, maintenant."

Elle tendit à chacun une carte. Face verso.

"Vous retournez quand vous voulez," dit-elle.

Nolan retourna la sienne. Une carte avec un symbole qu'il ne reconnut pas — un entrelacement de deux lignes courbes.

Farah retourna la sienne. La même carte exactement.

Ils se regardèrent.

La vieille dame ne dit plus rien. Elle avait repris son expression calme, les mains sur la table, les yeux vers l'allée.

Ils se levèrent. Nolan laissa un billet sur la table. Elle ne le prit pas, ne le refusa pas.

Ils repartirent dans la fête foraine. La musique revenait. Les lumières. Les gens.

Farah glissa ses doigts dans ceux de Nolan.

Il ne dit rien. Elle non plus.

La carte était dans sa poche.



## Chapitre 28 — Ce que Maeve portait seule

Ça se passa un samedi après-midi, trois semaines après la fête foraine.

Maeve avait fermé le salon à dix-sept heures. Elle était la dernière, comme toujours — elle restait après les employées, finissait les petites choses, vérifiait les commandes de la semaine suivante. Cette habitude de toujours être la dernière à partir quelque part, elle en connaissait l'origine mais elle ne l'examinait pas souvent.

Nolan était passé avec Farah. Ils venaient récupérer quelque chose que Farah avait oublié là la semaine d'avant. Farah prit ses affaires et alla aux toilettes. Nolan resta dans le salon vide.

Maeve rangeait le comptoir.

"T'as besoin d'aide ?" dit Nolan.

"Non."

"D'accord."

Il resta. Pas de façon envahissante. Il était appuyé contre un des fauteuils, regardait le salon avec une attention tranquille, et Maeve continua à ranger.

À un moment, elle dit sans le regarder : "Le truc avec le logiciel la semaine dernière. T'as rien dit après."

"Quoi j'aurais pu dire ?"

"Je sais pas. T'aurais pu mentionner que t'avais réglé ça."

"T'avais le résultat. Pas besoin de mentionner."

Elle posa ce qu'elle avait dans les mains. Se retourna. "La plupart des gens qui font quelque chose attendent qu'on le remarque."

"Je travaillais pas pour qu'on le remarque."

Elle le regarda. Il n'y avait rien dans son expression qui cherchait quoi que ce soit.

"Pourquoi t'as fait ça ?" dit-elle.

"Parce que tu avais un problème que je savais résoudre."

"C'est tout ?"

"C'est tout."

Maeve resta silencieuse un moment. Elle s'appuya au comptoir, les bras croisés, dans la posture de quelqu'un qui décide s'il va dire quelque chose.

"Je fais confiance à personne facilement," dit-elle.

"Je sais."

"Farah t'a dit ?"

"Non. Je vois."

Elle prit ça. "Ça te dérange pas ?"

"Pourquoi ça me dérangerait ?"

"Ça dérange certains. Les gens qui veulent de la chaleur immédiate."

"Je veux pas de chaleur immédiate. Je veux ce qui est vrai."

Maeve le regarda pendant plusieurs secondes. Quelque chose dans son visage — une tension habituelle, quelque chose qu'elle portait dans la mâchoire et dans les épaules — se défit légèrement.

"Je suis pas toujours facile," dit-elle.

"C'est pas mon affaire."

"Je dis pas ça pour me plaindre. Je dis ça pour expliquer."

"T'as pas besoin d'expliquer. T'es comment tu es."

"Et ça suffit ?"

Il haussa les épaules. "À moi ça suffit. Je suis pas quelqu'un qui te demande d'être autrement."

Farah revint des toilettes. Elle vit Maeve et Nolan dans ce silence particulier et comprit qu'il s'était passé quelque chose, mais ne demanda rien.

En partant, au moment où Nolan était déjà sur le seuil, Maeve dit depuis le fond du salon, sans élever la voix :

"Merci."

Nolan se retourna. La regarda. Hocha la tête.

C'est tout ce qu'il y eut. Pas de grand moment.

Mais Maeve, cette nuit-là, dormit mieux qu'elle n'avait dormi depuis longtemps.

## Chapitre 29 — Eva et Pam

Nolan avait prévenu sa mère trois fois.

La première : "Elle s'appelle Farah. On se voit depuis quelques semaines." La deuxième : "Non elle ne viendra pas tout de suite au repas familial. Quand ce sera le moment." La troisième : "Le moment c'est dimanche."

Eva avait répondu à chaque message avec une intensité croissante — trois points d'exclamation au premier, une série de questions au deuxième, et au troisième juste : "Je prépare du djoumblé et du riz à la sauce de palme."

Farah avait dit, en lisant ça par-dessus l'épaule de Nolan : "C'est sérieux."

"C'est ma mère."

"C'est une déclaration culinaire."

"Oui."

Ils arrivèrent à midi. La maison des parents de Nolan était à Deux Plateaux — une maison avec un jardin, une terrasse, des plantes en pots que la mère de Nolan cultivait avec une attention qui ressemblait à de l'amour.

Eva ouvrit la porte avant même qu'ils sonnent.

Elle était de taille moyenne, ronde, avec les yeux de Nolan et une façon d'occuper l'espace qui était l'inverse de son fils — expansive, lumineuse, immédiate. Elle prit Farah dans ses bras avant même qu'elle ait le temps de dire bonjour.

"Farah ! Tu es là, enfin !"

Nolan dit depuis derrière : "Maman. Elle arrive."

"Elle est arrivée. C'est bien." Eva tint Farah à bout de bras pour la regarder. "Tu es belle. Il m'avait pas dit que t'étais aussi belle."

"Il m'a pas dit non plus que vous étiez aussi chaleureuse," dit Farah.

Eva rit. "Tu vois, elle est vive. C'est bien. Rentre, rentre."

Le père était au fond du jardin. Jacob Kouassi se leva quand ils approchèrent — un homme grand, silencieux, qui ressemblait à Nolan comme une version avancée du même modèle. Il donna la main à Farah avec un sourire discret.

"Jacob," dit-il.

"Farah."

C'est tout ce qu'ils se dirent dans les premières minutes. Mais quelque chose dans le regard de Jacob disait qu'il avait déjà formé une opinion et que cette opinion était positive.

Et puis il y avait Pam.

Pam avait dix-sept ans et avait hérité de l'énergie de sa mère avec la précision de son père, une combinaison qui rendait difficile à tenir tête. Elle arriva dans le jardin avec l'air de quelqu'un qui avait préparé quelque chose.

"Donc t'es Farah," dit-elle en s'asseyant face à elle.

"Je suis Farah."

"Nolan m'a parlé de toi."

Nolan dit depuis le côté : "J'ai dit les grandes lignes."

"Il m'a dit que tu étais romancière," dit Pam.

"Rédactrice et romancière, oui."

"T'as publié ?"

"Un roman. Un autre en cours."

Pam hocha la tête comme quelqu'un qui évalue. "Tu lis quoi comme genre ?"

"Littérature africaine surtout. Quelque chose de contemporain. Et toi ?"

Pam parut légèrement surprise par la contre-question. "Les sciences. Et Nolan m'a fait lire quelques romans."

"Lesquels ?"

"Sony Labou Tansi. Ahmadou Kourouma. Il dit que c'est fondamental."

Farah regarda Nolan. Nolan était en train de discuter avec son père et faisait semblant de ne pas suivre l'interrogatoire.

"Il a raison," dit Farah.

"T'as lu quoi de Kourouma ?"

"Tout. J'éдите des auteurs qui s'inscrivent dans cette lignée. C'est ma base de référence."

Pam plissa les yeux. Ce n'était pas de l'hostilité — plutôt la concentration de quelqu'un qui cherchait une fissure et ne la trouvait pas.

"T'es sérieuse," dit-elle.

"Sur le travail, oui."

"Sur Nolan ?"

Farah sourit. "Oui."

Pam réfléchit. Puis elle fit quelque chose d'inattendu — elle sourit aussi. Pas le sourire des tests finis, quelque chose de plus réel. "Il est têtu. Il lâche jamais rien. Et il a tendance à faire passer les autres avant lui d'une façon qui lui fait pas toujours du bien."

"Je sais."

"T'en occupes ?"

"À ma façon."

"Quelle façon ?"

"La façon qui consiste à lui dire quand il le fait sans lui demander de changer."

Pam hocha la tête lentement. Cette fois l'évaluation semblait se conclure. Elle se leva et alla rejoindre sa mère dans la cuisine avec une légèreté dans la démarche qui dit à Farah que le verdict était favorable.

Nolan vint s'asseoir à côté d'elle.

"Comment ça s'est passé ?" dit-il.

"Elle t'aime beaucoup."

"Je sais."

"Elle voulait voir si je méritais."

"Et ?"

"Je crois que je m'en suis sortie."

Il la regarda. Dans ses yeux elle vit quelque chose qu'elle n'avait encore jamais vu là aussi clairement — de la fierté. Simple. Discrète.

Le repas fut bruyant, chaud, rempli de la conversation d'Eva qui couvrait tout et de Jacob qui, quand il parlait, était toujours suivi d'un silence attentif. Pam taquina Nolan deux fois, il répondit avec le calme de quelqu'un qui avait appris à ne pas mordre à l'hameçon.

Farah mangea le djoumblé avec le sentiment de quelqu'un qui prenait une place.

\* \* \*

## Chapitre 30 — Joseph, Amanda et le manque de tact

Les parents de Farah arrivaient toujours avec quinze minutes d'avance.

C'était leur façon d'être — ils prévenaient de l'heure d'arrivée, arrivaient avant, et considéraient que ça démontrait leur sérieux. Farah avait prévenu Nolan : "Ils vont arriver avant que tu arrives. Arrange-toi pour arriver avant eux."

Il arriva vingt minutes avant l'heure convenue.

Les parents arrivèrent dix-huit minutes avant. Ce qui voulait dire qu'ils se croisèrent dans le couloir de l'immeuble.

Joseph Kouadio était un homme de taille moyenne avec une façon de remplir les espaces qui devait venir de l'enseignement — il avait été professeur pendant vingt ans et les anciens professeurs parlaient souvent comme s'ils avaient encore une classe. Il tendit la main à Nolan avec l'enthousiasme de quelqu'un qui avait attendu ça.

"Tu es Nolan !"

"Oui."

"Joseph. Le père." Il se retourna. "Amanda, viens voir !"

Amanda Kouadio était plus petite que son mari, avec les yeux de Farah et une façon de regarder les gens qui ressemblait à de l'inspection bienveillante. Elle prit la main de Nolan et la serra longtemps.

"On est tellement contents de te rencontrer. Farah nous a tellement parlé de toi."

"Elle est modeste," dit Farah depuis son seuil.

"Elle nous a dit ce qu'il fallait. Est-ce que tu manges bien ? T'as l'air un peu mince."

"Maman," dit Farah.

"C'est une question normale."

"Je mange bien," dit Nolan.

"T'as de la famille ici ?"

"À Cocody."

"Tes parents font quoi ?"

"Mon père est retraité. Ma mère s'occupe de la maison et de sa passion pour le jardinage."

"C'est bien." Elle hocha la tête. "Entre, entre."

Dans l'appartement, Joseph s'installa dans le canapé avec la familiarité d'un habitué et commença à poser des questions sur le travail de Nolan avec l'enthousiasme d'un recruteur qui avait toute la journée. Amanda alla directement dans la cuisine inspecter ce que Farah avait préparé.

"T'as fait quoi comme sauce ?" dit Amanda.

"De la sauce aubergine."

"T'aurais pu faire quelque chose de plus élaboré. C'est sa première visite."

"La sauce aubergine est très bien faite."

"Je dis pas que c'est mal—"

"Maman."

Nolan, depuis le salon, entendait l'échange. Il répondit à la question de Joseph sur les audits de sécurité informatique avec précision et patience, sans raccourcir les explications. Joseph aimait les détails — ça se voyait dans la façon dont il hochait la tête et relançait. Nolan s'adapta.

Amanda revint du salon avec une assiette de quelque chose. "J'ai goûté la sauce. Elle est bonne."

"Je sais," dit Farah.

"Je disais juste."

"Je sais."

A table, les parents de Farah menèrent une conversation qui allait dans tous les sens — la famille, les projets, les opinions sur le quartier, une histoire sur un cousin dont tout le monde perdit le fil à mi-parcours. Ils interrompaient souvent et ne s'en rendaient pas compte. Ils finissaient les phrases des autres avec les mots qu'ils auraient eux-mêmes utilisés.

Nolan les écoutait vraiment.

C'était la chose que Joseph remarqua en premier. Il posa une question un peu vague sur les technologies et Nolan répondit en tenant compte de ce que Joseph avait dit avant — une reformulation, une prise en compte du contexte.

"Tu écoutes bien," dit Joseph.

"C'est mon travail de comprendre les systèmes avant d'intervenir."

"C'est aussi un talent humain."

"Les deux ensemble, j'espère."

Joseph sourit — un vrai sourire, le genre qui dit j'approuve sans avoir besoin de le formuler.

Amanda dit plus tard, pendant que Farah apportait le dessert : "Il est calme."

"Je sais."

"C'est bien ?"

"C'est lui."

Amanda regarda Nolan qui était en train d'aider à débarrasser les assiettes sans qu'on lui ait demandé. "Oui," dit-elle. "C'est bien."

\* \* \*

## Chapitre 31 — Angel et sa contradiction

La femme s'appelait Solange.

Angel l'avait connue il y a quatre ans. Ils avaient eu six mois ensemble — intenses, compliqués, les six mois qui lui avaient appris que sa façade de tombeur était précisément ça : une façade. Avec Solange, il n'y avait pas eu de façade possible. Elle voyait à travers.

Ça l'avait terrifié. Il était parti.

Elle réapparut un jeudi matin en envoyant un message. Simple : "Je suis de retour à Abidjan. On peut se voir ?"

Angel regarda le message depuis sa salle de sport vide, avant l'ouverture. Il le regarda longtemps.

Il n'en parla à personne d'abord. Puis il en parla à Akim qui dit "fais gaffe" et à Nolan qui dit "tu veux quoi toi ?" — c'était la question utile, la question d'Angel ne savait pas la réponse.

Il en parla à Jeff la nuit d'après, par téléphone.

Jeff écouta tout. L'histoire avec Solange, les six mois, pourquoi ça s'était arrêté, comment elle réapparaissait maintenant, et surtout — la partie qu'Angel avait du mal à dire à voix haute — à quel point il avait été soulagé quand il était parti et à quel point ce soulagement avait fini par ressembler à un manque.

Jeff dit : "T'as pas quitté parce que tu voulais pas d'elle."

"Si. J'avais peur."

"De quoi ?"

"D'être vu."

Jeff fut silencieux une seconde. "Et maintenant ?"

"Maintenant j'ai peut-être moins peur."

"Peut-être ou vraiment ?"

Angel réfléchit. C'était le genre de question où la nuance comptait. "Vraiment. Je pense."

"Alors tu sais quoi faire."

"Je sais que je veux la voir."

"Et si elle attend quelque chose que t'es pas encore sûr de pouvoir donner ?"

"Je lui dis la vérité. Que j'étais con. Que j'ai changé peut-être. Que je veux voir."

Jeff dit : "C'est suffisant comme départ."

"Tu crois ?"

"Je crois que Solange mérite au moins ça. Et toi aussi."

Angel garda le silence un moment. "T'es en train de te prendre pour un sage ?"

"Non. Je dis juste ce qui est là."

"C'est pareil."

"Non c'est pas pareil. Un sage invente. Moi je regarde."

Angel sourit dans le noir de sa voiture. "Jeff."

"Ouais."

"Merci."

"C'est rien."

Angel rappela Solange le lendemain. Ils se retrouvèrent dans un café du Plateau. Elle était la même — peut-être un peu plus posée, peut-être pas. Elle le regarda avec les mêmes yeux qui voyaient à travers et cette fois il ne recula pas.

"Pourquoi maintenant ?" dit-elle.

"Parce que j'étais con avant."

Elle sourit légèrement. "C'est honnête."

"Je travaille là-dessus."

"L'honnêteté ?"

"Le reste aussi."

Ils parlèrent deux heures. Il n'y eut pas de grandes décisions prises ce jour-là. Mais quand il repartit, il avait le sentiment de quelqu'un qui avait arrêté de fuir quelque chose.

\* \* \*

## Chapitre 32 — Nolan et Farah, sans filtres

Ça se passa naturellement.

Il y avait eu des semaines de constructions — des soirées, des appels, des regards, des mains tenues dans la fête foraine, ce premier baiser sur le canapé. Il y avait eu du temps. Pas pour attendre quelque chose de particulier, juste parce que c'était leur rythme.

Ce soir-là ils étaient chez Nolan. Ils avaient regardé un film qu'aucun des deux n'avait fini de regarder parce que la conversation était revenue. A un moment le film s'était arrêté et ils avaient oublié de le reprendre.

Elle était contre lui. Sa main à lui sur son épaule. La lumière basse.

C'est elle qui bougea en premier.

Pas un grand geste. Elle tourna la tête vers lui. Il la regarda. Et dans ce regard il n'y eut pas de question — juste une reconnaissance de ce qui était en train d'arriver et une décision commune et silencieuse de le laisser arriver.

Ils allèrent dans la chambre.

Ce n'était pas le rêve.

Le rêve avait eu sa propre logique — douce, hors du temps, presque aquatique. La réalité était différente. Plus concrète. Plus présente dans ses détails. Il y avait le tissu des draps sous ses doigts. Il y avait la chaleur de lui et la façon dont elle s'ajustait à elle. Il y avait des choses qui prirent du temps et d'autres qui vinrent immédiatement. Il y avait des moments qui n'étaient pas gracieux et qui n'avaient pas besoin de l'être.

Il était attentif. Pas dans le sens de quelqu'un qui performance l'attention — dans le sens de quelqu'un qui était vraiment là.

Elle lui dit ce dont elle avait besoin sans embarras et il suivit sans en faire une affaire. Il y avait quelque chose dans ce naturel — dans l'absence de drama dans les deux sens, ni trop solennel ni trop désinvolte — qui ressemblait à eux.

Ce n'était pas la première fois pour elle ni pour lui. Mais c'était la première fois avec l'autre. Et ça avait une texture différente — pas à cause des gestes, à cause de ce qu'il y avait derrière les gestes.

Elle dit son nom à un moment. Juste son nom.

Il dit le sien.

Après, ils restèrent allongés sans parler. Le ventilateur tournait doucement. La lumière de la rue entrait sous les volets à la même façon que dans son appartement à elle.

"C'était mieux," dit-elle finalement.

"Que le rêve ?"

"Que le rêve. Parce que c'était réel."

"Oui."

Elle réfléchit. "Dans le rêve il y avait une sorte de perfection étrange. Trop lisse."

"La réalité a des angles."

"J'aime les angles."

Il hocha la tête. Elle sentait ce mouvement contre le haut de son crâne, posé sur son épaule.

"Le vide," dit-elle.

"Ouais."

"Il était où ce soir ?"

Il réfléchit vraiment. "Je l'ai pas cherché."

"C'est la meilleure réponse."

Ils restèrent encore un long moment dans le silence qui n'avait pas besoin d'être rempli.

\* \* \*

## Chapitre 33 — Ce qui reste du vide

Elle écrivit pendant trois jours d'affilée.

Ce n'était pas quelque chose qu'elle planifiait — ça arrivait parfois, une fenêtre s'ouvrait et les mots venaient avec une fluidité qui rendait la résistance absurde. Elle laissait tout le reste de côté pendant ces périodes. Edna connaissait ces éclipses et les tolérait.

Le roman qu'elle portait depuis deux ans commença à changer.

Pas dans les grandes lignes — elle gardait la structure, les personnages, l'histoire. Mais quelque chose dans la voix narrative se déplaça. L'héroïne avait moins peur de son propre désir. Elle ne se défendait plus contre ce qui lui faisait envie.

Farah comprit pourquoi.

Elle relut un chapitre qu'elle avait écrit un an plus tôt. Son héroïne reculait devant quelque chose de bien parce qu'elle ne savait pas comment faire confiance aux bonnes choses. C'était exact. Elle avait écrit ça d'elle-même sans le nommer.

Elle ouvrit un nouveau fichier.

Écrivit depuis le début de ce chapitre en le laissant aller dans la direction que l'héroïne méritait maintenant. Pas une fin heureuse de conte de fées — une fin vraie. Une fin qui ressemblait à une porte ouverte plutôt qu'à un point final.

Le troisième soir, elle appela Nolan.

Il décrocha à la deuxième sonnerie.

"J'écris," dit-elle.

"Je sais."

"T'as pas de nouvelles depuis trois jours."

"T'écris. Je savais que tu reviendrais quand tu aurais fini."

Elle sourit. Posa son stylo. "J'avais besoin d'entendre ta voix."

"Je suis là."

Ils parlèrent peu. Elle lui dit ce qu'elle avait compris sur son roman, sur son héroïne, sur la façon dont les deux ans d'écriture avaient attendu quelque chose qu'elle ne savait pas encore. Il l'écouta.

"Le vide dans ton roman," dit-il.

"Oui ?"

"C'est le même que le tien ?"

"C'était le même. Je pense qu'il change maintenant."

"Dans le roman ou dans toi ?"

"Les deux en même temps."

Un silence. Puis il dit : "Viens dormir ici ce soir."

Ce n'était pas une question urgente ni romantique au sens dramatique. C'était juste une présence qui s'offrait.

"Je finis ce que j'écris et j'arrive."

"Je t'attends."

Elle finit d'écrire. Ferma son ordinateur. Prit ses affaires.

En sortant de chez elle, elle s'arrêta une seconde dans son couloir. Regarda son appartement — les livres, les carnets, le tapis turquoise. Tout était là, tout était elle. Et elle allait ailleurs et ça ne diminuait rien.

Elle ferma la porte.

\* \* \*

## Chapitre 34 — Tout le monde ensemble

C'était un samedi de février.

La grande sortie de groupe — une idée d'Edwige qui l'avait proposée "pour rire" et qui s'était transformée en organisation de quarante-huit heures avec une réservation dans un restaurant de Treichville, une table pour dix, un programme de soirée qui incluait le dîner puis un bar du quartier.

Ils étaient tous là.

Du côté de Nolan : Akim, Angel, Otis, Jeff. Du côté de Farah : Maeve, Edwige, Paprika, Mira. Et au centre, Nolan et Farah.

La table était longue et bruyante dès le départ. Edwige était assise à côté d'Angel — une combinaison que quelqu'un avait arrangée avec ou sans intention, et qui produisait une conversation en temps réel entre deux personnes qui trouvaient les mêmes choses drôles et n'étaient jamais à court de sujet.

Otis était à côté de Mira. Ce n'était pas du hasard.

Ils avaient eu leurs malentendus depuis les mangues — deux ou trois fois où l'un avait interprété quelque chose de l'autre de travers, des messages tardifs, une occasion où Otis avait été en retard d'une heure à quelque chose sans prévenir et où Mira avait décidé de repartir. Mais ils s'étaient retrouvés. Pas avec de grands discours — avec une continuité têtue qui venait des deux côtés.

Ce soir, ils parlaient à mi-voix dans le bruit de la table.

Jeff était à côté de Paprika. C'était devenu leur place naturelle — à côté. Pas comme un couple de circonstance, comme deux personnes qui avaient trouvé qu'être à côté l'un de l'autre avait une qualité particulière. Ils ne s'étaient pas encore défini. Ça ne semblait pas les presser.

Akim fit un toast. Personne n'entendit ce qu'il dit exactement à cause du bruit mais tout le monde leva le verre.

Maeve était en face de Nolan. À un moment dans la soirée, dans une accalmie du bruit général, elle lui dit quelque chose de court qu'il entendit malgré la musique.

"Merci pour le salon."

"De rien."

"Et pour le reste."

Il la regarda. Elle n'expliqua pas le "reste." Il n'avait pas besoin qu'elle explique.

"Ça va ?" dit-il.

"Mieux."

"C'est bien."

Elle hocha la tête et retourna à la conversation générale. C'était tout. Pas de scène.

Vers vingt-deux heures, au moment où le repas touchait à sa fin et où les conversations étaient plus molles, plus chaudes, plus proches de ce qu'elles seraient dans un an ou cinq ans ou dix — permanentes, fondées sur une histoire commune — Nolan regarda la table.

Dix personnes. Des gens qu'il connaissait depuis longtemps et des gens qu'il connaissait depuis peu qui commençaient à appartenir au même espace. Akim qui riait trop fort. Angel qui écoutait Edwige avec une attention qu'il ne montrait jamais au football. Otis qui avait posé sa main sur la table près de celle de Mira, pas encore toucher, juste près. Jeff qui regardait quelque chose que disait Paprika avec un calme heureux.

Et Farah.

Elle était en conversation avec Maeve. Elle riait de quelque chose. Ses mains bougeaient quand elle parlait — il avait appris ça d'elle, que ses mains parlaient en même temps que sa bouche. Il la regardait et elle sentit le regard et leva les yeux vers lui.

Elle sourit.

Pas le grand sourire des occasions. Celui qu'elle avait quand elle était contente d'un endroit précis du monde.

Il lui rendit son sourire.

Elle revint à Maeve. Il revint à la table.

Un peu plus tard, quand les conversations s'étaient déplacées et que le restaurant se vidait progressivement, Farah vint s'asseoir à côté de lui. Elle n'avait pas besoin de raison — elle prit la chaise libérée par Edwige qui était allée danser quelque part, et elle s'assit contre lui.

Il posa la main sur sa nuque.

Rien d'autre. Juste ça.

Autour d'eux, la soirée continuait.



## Chapitre 35 — Ce qu'on écrit sur les murs

Six mois plus tard.

Le roman de Farah parut en septembre, dans la collection de sa maison d'édition, avec une couverture qu'elle avait choisie elle-même — une image abstraite de deux formes entrelacées dont on ne savait pas si elles se fondaient l'une dans l'autre ou s'en séparaient.

Le titre : "Ce que le sommeil gardait."

Les remerciements étaient à la fin, comme toujours. Une page. La plupart des noms étaient des gens de l'édition, des amies, sa famille.

Et à la fin, une phrase :

"À N. — qui a attendu sans demander, et qui a rempli le silence."

Elle ne lui avait pas dit qu'elle écrirait ça. Ce n'était pas un secret — elle lui avait montré le manuscrit, mais pas les remerciements, qu'elle avait écrits en dernier. C'était une façon d'écrire quelque chose de vrai sans le préparer.

\* \* \*

Nolan reçut son exemplaire par courrier un jeudi matin.

Il était chez lui, à son bureau, en train de travailler sur un audit. Il vit le colis. Le reconnut à l'adresse de l'expéditeur.

Il s'arrêta de travailler. Ouvrit le colis.

Tint le roman dans ses mains un moment. La couverture. Le poids.

Il l'ouvrit à la fin, aux remerciements. Il n'aurait pas su dire pourquoi — peut-être parce que les remerciements disaient souvent qui quelqu'un était vraiment.

Il lut la phrase.

Il la lut deux fois.

Puis il prit son téléphone.

Écrivit : "Je viens de lire les remerciements."

La réponse arriva en moins d'une minute. Elle était au bureau.

"Et ?"

Il écrivit trois mots.

Trois mots courts. Pas une déclaration dramatique. Juste les trois mots qui correspondaient à ce qu'il avait ressenti en lisant.

Elle répondit : "Je sais."

\* \* \*

Décembre revint.

La fête foraine était de nouveau à Yopougon. Les lumières, les odeurs, la musique superposée des stands.

Nolan et Farah y allèrent ensemble, comme l'année précédente. Et comme l'année précédente, ils allèrent vers les allées du fond, vers le côté gauche.

Le stand était là.

La table. La chaise. La lampe.

Mais la vieille dame n'était pas là.

Nolan s'approcha. La table était propre — pas de cartes, pas d'objets. La chaise était repoussée légèrement, comme si quelqu'un venait de se lever. La lampe était éteinte.

Farah regarda autour d'elle. Les quelques personnes qui passaient dans cette allée ne semblaient pas remarquer le stand.

"Elle est partie," dit Farah.

"Oui."

"Depuis quand ?"

"Je sais pas."

Ils restèrent debout devant le stand vide un moment. La musique de la fête foraine continuait — quelque chose de festif, de vivant, de loin.

Farah regarda la table. Il n'y avait rien dessus, mais elle eut l'impression un instant — une impression très brève, peut-être rien — de voir les contours de deux petits papiers.

Deux voeux écrits il y a treize ans.

Elle glissa ses doigts dans ceux de Nolan.

Il serra.

"On y va ?" dit-il.

"On y va."

Ils repartirent dans la fête foraine. Les lumières, les gens, la vie ordinaire et complète de deux personnes qui avaient trouvé leurs mots.

Le stand restait derrière eux, vide, dans le bruit de la nuit.

\* \* \*

FIN

INTERLINKED

D.

\* \* \*

**FIN**

INTERLINKED

D.